

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance.
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

16^{ME} ANNÉE, No 812.—SAMEDI, 25 NOVEMBRE 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE JEUNE ROSARIO BOURDON, premier prix du conservatoire de Gand, actuellement à Montréal

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 25 NOVEMBRE 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Poésie : Ses yeux, par E. Haraucourt.—Nos gravures.—Les saisons de l'âme, par Laurette de Valmont.—Confidence et confession, par F. Coppée.—Education maternelle, par Une Grand-Mère.—L'honnête Mendiant.—Poésie : In memoriam, par Z.-O. Mayrand.—Le premier feu, par Mlle A. Daudet.—*Quietas illa*, par G. Comte.—Une histoire, par L.-P.-A. Trudeau.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Bibliographie.—Curiosité-Etymologie.—Théâtre.—Feuilleton canadiens : Le chevalier Henry de Tonty ou Main de Fer, par Régis Roy.

GRAVURES : Portrait du jeune Rosario Bourdon, 1er prix du Conservatoire de Gand.—L'incendie de l'établissement Viau : pendant et après l'incendie.—Le camp anglais de Ladysmith dont les Boers font le siège.—La bataille de Glencoe : Le général anglais Sgmons mortellement blessé.—Portraits : Lord Salisbury, M. Chamberlain, M. Cecil Rhodes.—Ottawa : Portrait de Mgr Duhamel ; La cathédrale ; L'archevêché ; Enfants de chœur de la cathédrale ; Intérieur de la cathédrale.—Gravure de mode.—Deyniette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOUVEAU FEUILLETON

Avec notre numéro 814, qui portera la date du 9 DÉCEMBRE, commencera un feuilleton fort bien illustré que nos lecteurs même les plus difficiles trouveront de leur goût. Hélas ! nous savons que les œuvres d'écrivains se respectant peu, et ne respectant pas du tout leurs lecteurs ; œuvres pleines de scènes mouvementées, souvent immorales, presque toujours excitant les plus mauvaises passions ; œuvres vulgarisées par des journaux plus avides d'argent pour eux que de bien moral chez les autres : nous savons que ces œuvres ont faussé beaucoup de jugements, perverti beaucoup d'intelligences.

LES VICTIMES

par notre grand romancier chrétien, RAOUL DE NAVERY, est rempli d'épisodes tantôt effrayants, tantôt douloureux : mais toujours les impressions sont saines, l'esprit est reposé après la lecture. Ce sera, certes, un des plus beaux romans en feuilleton dans notre province, et tout le monde voudra le lire.

A BATONS ROMPUS

La neige, cette manne hivernale, tombée du ciel pour reposer, engraisser et réchauffer la terre, vient de faire son apparition.

A l'opposé des premières fleurs, "cette neige odorante du printemps," qui nous portent la joie et la vie, ce grand tapis blanc étendu sur la nature me produit l'effet d'un immense linceul que je vais respectueusement soulever pour voir les misères qu'il recouvre.

Et d'abord, comme le dit le grand poète :

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
Pour la première fois, l'aigle baissait la tête.

C'est la retraite de Moscou, avec ces cinq cent mille hommes gelés...

Aujourd'hui, leurs os blanchis se confondent avec la blancheur de la neige, avec celle des os des loups de Sibérie et avec la blancheur effritée et décrépite de l'aigle impérial dont l'ossature repose sous le dôme des Invalides.

La neige, la neige froide et glacée, recouvre aujourd'hui cette gigantesque et héroïque épopée.

Donc, un souvenir respectueux à toutes ces gloires, à tous ces héros dont la résurrection actuelle nous serait d'une grande utilité !... Mais... passons...

* *

A côté de ce champ de bataille des gloires éphémères de la vie, j'en aperçois un autre, celui-là plus intime, qui me donne le frisson.

Lui aussi, à un moment, est rempli de verdure, de monuments, de couronnes de fleurs, de chants d'oiseaux, et aujourd'hui il est recouvert par la neige qui nous fait presque oublier les valeureux soldats, les vaillants qui ont combattu le bon combat. En effet, tout y est désert, mort depuis les entrailles de la terre jusqu'à la porte du ciel, et le tapis de neige qui les recouvre empêche leurs clameurs d'arriver à nos cœurs refroidis et glacés.

Ce sont les morts du cimetière qui réclament nos prières pour réchauffer leurs âmes dont le souvenir ravive notre foi.

* *

Après les morts, les vivants.

Les somptueux équipages glissent sur la neige comme des cygnes amoureux sur un lac ; nos belles frileuses et frileux s'endouilletent dans des fourrures dont le prix insensé ferait vivre des familles entières ; leurs rires et cris de joie se mêlent aux tintements joyeux des grelots dont s'enorgueillit le coursier au ventre plein d'avoine ; derrière les croisées calfeutrées de tapis de Turquie, les vapeurs odorantes des cuisines montent pour ravigoter des estomacs affadis par une plénitude continuelle. Ce sont les plaisirs de la saison pour les heureux de ce monde.

Au dehors, la neige tombe froide et glaciale. Une voiture de haute livrée passe et se heurte contre un obstacle, on entend un cri, et les sabots des chevaux ont achevé ce que la froidure et la faim avaient commencé. C'est une mère et son enfant qu'on relève morts, ensevelis dans la neige...

* *

Quittons ces tristesses pour goûter un peu de joie. Voici l'humble logis d'un vaillant ouvrier.

Tout a été prévu par la ménagère. Les provisions d'hiver sont faites, les vêtements de laine sont réparés et nettoyés ; le logement est chaud et tout y respire, sinon le confortable, du moins le bien-être du foyer familial...

A la lueur de la lampe, on lit, on travaille et l'enfant rit. Tout à coup, la porte s'ouvre. C'est un pauvre couvert de givre. Il a faim et froid. La mère lui donne une beurrée accompagnée d'une tasse de thé. Le père une pipe de tabac, et l'enfant qui ne veut pas être en reste, lui donne la boîte de bonbons... vides que Santa Claus lui apportée l'an dernier.

Et le pauvre sort, disant qu'il y a encore de braves gens pour lesquels il prie au milieu de la neige qu'il

trouve chaude... Chez l'ouvrier, l'heure du couvre-feu est arrivé, et on entend bébé qui crie de son berceau :

—Son père, je cré ben que le pau y a laissé de la neige dans mon ber, car j'ai fret.

Et la mère se lève, et elle le couche entr'eux, dans le grand lit, et bébé, qui aime ça, rit de sa ruse, et on est heureux et on a chaud dans la maison, malgré la neige qui tombe dehors et le poêle qu'on a éteint par économie.

* *

Il ou Elle rentre chez elle. Il revient du club, Elle d'une soirée à la tire. Arrivés chacun devant leur demeure respective, ils frappent leurs pieds sur le paillason pour en faire tomber la neige. Ils montent dans leur chambre...

—Brrr... il fait froid, dit-il, en se frappant les mains contre le corps.

—Brrr... il fait froid, dit-elle, en battant la semelle pour réchauffer ses petits pétons qui pointent neuf !...

Et les voilà gelés, transis, cristallisés dans leur chambre de... vieux garçon et de... vieille fille...

—Vite ! mon cruchon pour réchauffer mon lit, dit le vieux garçon.

—Vite ! mon moine pour réchauffer le mien, s'écrie la vieille fille...

Et ils se couchent pour se lever gelés, malgré les premiers rayons de soleil qui font fondre la dernière neige...

Permettez-moi, lectrices, pour ne pas choquer la morale ni vos oreilles, de vous dire que ce que nous appelons, en France, un moine, en dehors de toute comparaison, est synonyme du mot *bassinioire*.

* *

Pour vous réchauffer de la bordée de neige qui vient de tomber de ma plume, je vais essayer de vous égayer, lecteurs, par une histoire d'antan.

A part la bataille des boules de neige que vous avez tous dû faire comme moi, première bataille qui semble devoir nous initier aux batailles de la vie, il est un autre amusement auquel vous avez dû aussi vous livrer. C'est celui de faire des sculptures en neige. Or, voici ce qui est arrivé, il y a bientôt quarante ans.

J'avais un jeune cousin élevé dans un orphelinat, cousin espiègle comme un singe, et orphelinat tenu par une vieille, respectable et sainte fille.

Allant rendre visite un jour d'hiver à mon jeune Fernand, je le trouvai occupé, avec ses jeunes copains, à sculpter en neige le buste de leur directrice qui, je dois l'avouer, était loin d'être une Vénus.

Trouvant l'affaire drôle, je me mis de la partie. Je fis le corps avec des appas *supercoquentieux* et, quand j'arrivai à la tête, il s'agissait de faire un nez... mais un de ces nez auprès duquel celui de Cyrano serait de la petite bière. Enfin, je réussis à faire une protubérance nasale fort respectable. Jusque là, ça alla bien, mais mon gremlin de petit cousin voulait que j'y fasse aussi les lunettes vraies de Mlle Palmyre, afin qu'elle se reconnaisse bien. Je ne sais quelle tarentule me piqua—et j'en mets responsable Jupiter—je sculptai, devinez quoi ?... Un joli petit amour à cheval sur le nez de Mlle Palmyre, lui chatouillant la narine gauche avec une flèche arrachée de son carquois.

Mlle Palmyre surgit. Quand elle aperçut cette monstruosité faite par un monstre, elle me voua à toutes les gémonies et à tous les enfers, disant que je devais avoir un cœur de glace pour me moquer ainsi d'une pieuse et sainte fille, et elle me souhaila œil pour œil, dent pour dent.

Voilà probablement pourquoi je suis orphelin, porte binocle et suis resté *vieux garçon, vieux glaçon* !



Tout ce que nous possédons peut nous être enlevé ; tout ce que nous aimons peut mourir ; mais notre légèreté nous voile les menaces constantes de la vie.— Comtesse DIANE.

SES YEUX

*Celle que j'aime a des yeux de vierge,
De l'or qui dort, de l'ombre qui bruit :
On croirait voir la flamme d'un cierge
Dans la chapelle où tremble la nuit.*

*On croirait voir un vitrail mystique
Où l'aube chaste allume des fleurs,
Et qui promène aux murs du portique
Sa mosaïque aux vives couleurs.*

*Son regard d'ange éclaire les choses
D'une lueur qui les fait aimer :
L'air qu'il caresse est peuplé de roses
Où mon amour se rient parfumer.*

*Lorsqu'un reflet de sa longue flamme
Daigne effleurer mon front abattu,
Je sens frémir au fond de mon âme
De la lumière et de la vertu.*

EDMOND HARAUCOURT.

NOS GRAVURES

Nos lecteurs auront un portrait fidèle des hommes néfastes d'Angleterre, auxquels on est redevable de la guerre du Transvaal. L'Histoire impartiale et vengeresse a cloué déjà au pilori les noms de l'agioteur Cecil Rhodes, du cynique Chamberlain, comme elle n'a pas ménagé jusqu'ici la politique tortueuse de Salisbury.

Le jeune Rosario Bourdon est assez connu pour que nous ne disions rien sur lui. C'est un réel talent, auquel le Canada doit applaudir. Il reposera des lâchetés, des compromissions de ce que l'on appelle bien à tort nos hommes d'Etat. Eussions-nous une représentation en Angleterre, au Conseil de la nation, constituant même une majorité en faveur des Canadiens, cela ne changerait rien aux principes sur lesquels sont fondées les idées de droit naturel, de droit des gens, de droit civil, de justice!

Le 25 octobre dernier, S. G. Mgr Duhamel, révérendissime archevêque d'Ottawa, célébrait son jubilé de vingt-cinq ans d'épiscopat.

Fasse le ciel que les Canadiens-français reviennent franchement et sincèrement se grouper autour de ces pasteurs auxquels s'applique cette belle parole dite pour l'épiscopat, le clergé et les moines de France : "Ils ont fait la patrie, comme l'abeille fait la ruche." C'est cette union intime du peuple et de son épiscopat si dévoué, si éclairé, qui seule mettra fin à l'état de platitude, de malaise actuel.

Ad multos annos! c'est notre vœu pour l'illustre prince de l'Eglise!

Un incendie désastreux a détruit une fabrique bien connue de Montréal. Ce qui nous fait grande peine en cette affaire, c'est la suite de cet incendie : deux cent cinquante malheureux ouvriers jetés sur le pavé, au commencement de cette saison la plus rigoureuse! Pauvres gens! pourvu qu'ils trouvent autre chose que la charité officielle—ou plutôt le sans cœur officiel—!

LA BATAILLE DE GLENCOE

Les dépêches anglaises sur les premiers combats du Transvaal avaient donné l'avantage aux troupes britanniques contre les Boers.

Ce n'était point la vérité.

On a dû, à Londres même, avouer que le combat de Glencoe, qu'on avait annoncé comme une victoire, n'avait été qu'un succès d'un instant; en effet, les Boers, revenant à la charge, mirent les troupes britanniques en déroute, et même un régiment de cavalerie anglaise, le 18^e hussards, fut fait entièrement prisonnier.

Le lendemain de cette seconde bataille, les Anglais durent battre en retraite sur Ladysmith, abandonnant leurs blessés.

Parmi ceux-ci se trouvait le général Symons, qui commandait les troupes britanniques au premier combat de Glencoe et qui avait été atteint d'une balle au ventre.

Le général Symons s'était avancé à la tête de ses soldats pour repousser les Boers des hauteurs de Glencoe.

Il a succombé à sa blessure.

On doit une fois de plus constater que le tir des Boers est remarquable. Ils visent surtout les chefs. Considérable est le nombre des officiers anglais mis hors de combat depuis le commencement de la campagne.

Le généralissime des troupes Boers, Joubert, a écrit au général anglais, White, une lettre vraiment admirable pour lui annoncer la mort du général Symons tombé entre ses mains à Dundee.

Je dois vous exprimer mes condoléances: Symons, malheureusement blessé grièvement, est mort et a été enterré hier.

J'ai confiance que Dieu magnanime mettra rapidement fin à l'état de choses infortuné créé par des spéculateurs et des capitalistes sans scrupules qui vinrent au Transvaal pour y acquérir des richesses et qui, dans le but de pousser plus loin leurs propres intérêts, ont méconnu ceux des autres et ont amené ce honteux état de guerre dans tout le Sud de l'Afrique, par lequel tant d'existences précieuses ont été et sont encore sacrifiées, comme celles de M. Symons et d'autres.

J'exprime mes condoléances à lady Symons pour la perte de son mari.

Voilà un Africain qui parle un langage autrement noble que nombre d'hommes d'Etat européens.

LES SAISONS DE L'AME

A vous qui rêvez d'un printemps éternel... avril sourit. Le soleil jette à la terre ses plus purs rayons, et sa chaleur bienfaisante entr'ouvre les bourgeons endormis, sur les branches des arbres qui s'éveillent. Le ruisseau s'affranchit du grand manteau de glace qui l'étouffait; ses eaux murmurantes redisent à la rive leurs éternels refrains, et les petites vagues argentées, en reflétant le bleu du ciel pur, en soupirant leurs notes plaintives, s'en vont mêler leur suave harmonie à la voix immense de la mer. C'est le premier sourire d'avril, ce sont les premiers effluves du printemps et le premier rayon d'espoir.

Oh! Comme les cœurs rajeunis ont des notes vibrantes d'enthousiasme, pour chanter ce renouveau de la nature, et comme ces premières auréoles du printemps jettent dans nos âmes, je ne sais quelle clarté si vive, si rayonnante, qu'elle semble venir du ciel...

Il est un printemps des âmes, plus doux et plus ensoleillé que le printemps de la nature. Comme les petites feuilles des arbres, les illusions, une à une s'éveillent; peu à peu, elles s'entr'ouvrent et s'épanouissent sous les rayons d'or de l'espérance...

Les brillantes illusions, les rêves heureux d'un cœur de vingt ans!... Dites-moi, qu'y a-t-il de plus enchanteur, de plus ravissant que cette lointaine vision du bonheur?... A l'horizon, les délices de la félicité font glisser dans nos âmes leur prestige et leur ombre!

Quand le bonheur ne sera plus à son aurore, qu'il fera bon en recevoir les rayonnements et la clarté!...

Comme le printemps verse l'espoir à la nature, ainsi le printemps de nos âmes jette dans nos cœurs la suave espérance, la douce perspective du bonheur d'un jour!...

* *

Juillet chante. A l'horizon, les grands nuages dépliant, comme les feuillets d'un livre, leur tranche dorée, pour laisser passer les premiers rayons d'un soleil d'été. La rosée du matin a versé ses fraîches larmes dans toutes les fleurs, et les premiers feux du jour attachent aux corolles humides des branches de diamants. Dans les prés, les épis jaunissants courbent la tête, sous le fardeau de leurs gerbes d'or, et le soir, quand la brise caressante vient écheveler les blonds épis, sous les pâles lueurs du crépuscule, le grand champ revêt une teinte d'aurore...

C'est l'été; c'est son chant, plein de force et de chaleur, son hymne de joie et d'allégresse!

Il est un été des âmes plus rayonnant et plus vivant que l'été de la nature.

La douce perspective du printemps s'est effacée, la suave espérance a laissé pâlir ses reflets, les illusions et les rêves se sont éloignés... seule avec le bonheur, notre âme a déployé ses ailes pour l'enserrer et le captiver!

Comme les épis fléchissent sous le poids des gerbes d'or, ainsi notre cœur a ploqué sous le fardeau et s'est écrié: "O bonheur! est-ce donc toi qui me fais souffrir ainsi?..."

Oh! La suave souffrance que celle d'un surcroît de bonheur!...

* *

Octobre soupire. L'automne a blessé toutes les feuilles; la large meurtrissure qui couvre leur cœur, un jour, les fera tomber et mourir!

La triste pluie met sur les feuilles atteintes ses froides perles, et quand le vent glacé d'automne fait courir ses frissons dans les branches trempées, les feuilles jaunies répandent leurs pleurs abondants sur la verdure flétrie. Toutes les fleurs se sont fanées; leurs corolles de velours ont pâli sous les premiers coups du grand vent d'automne, leurs pétales sont tombés.

C'est la saison des pluies, la saison mélancolique où parfois, à travers les nuages d'ébène, se glisse un rayon de soleil.

Il est un automne des âmes plus sombre et plus triste que l'automne de la nature. Comme les feuilles mourantes, notre bonheur est blessé et, comme elles, il doit bientôt tomber et mourir. La froide déception a jeté son long voile sur nos illusions et nos rêves, et, pauvres fleurs d'un jour, elles sont tombées, étioilées, sans vie, jonchant notre cœur de leurs fragments encore tout parfumés d'espoir!...

Parfois, en notre âme déçue, un rayon d'espérance fait miroiter sa pâle lueur, mais, comme à l'automne le rayon de soleil ne peut plus guérir la fleur blessée, ainsi un reflet d'espoir ne peut plus relever, en notre cœur, nos illusions mourantes...

* *

Décembre pleure. Tout a disparu; les derniers vestiges de l'automne se sont effacés, et l'hiver a abrité de son blanc manteau la terre refroidie. Les frimas et le givre font briller leurs perlettes de cristal; les arbres dépouillés ont revêtu leurs branches d'une frange de stalactites... Il neige. Les blancs flocons étoilés semblent de longs sanglots qui descendent du ciel, et si les anges pleuraient, il me semble que leurs blanches larmes tomberaient comme les pleurs de la neige!...

C'est l'hiver; c'est la triste complainte, la douloureuse harmonie de la pauvreté et de la souffrance.

Il est un hiver des âmes plus froid et plus navrant que l'hiver de la nature.

La douleur a jeté dans nos âmes ses fleurs de givre, et les dernières ombres d'un bonheur expirant se sont effacées avec les derniers souvenirs des illusions envolées!...

Comme la neige voilant la terre toute décolorée, toute déflourée, lui prête, pour quelques heures, sa parure immaculée, ainsi les pleurs, comme une rosée bienfaisante, adoucissent dans nos âmes l'amertume de la douleur.

Quand notre cœur a ressenti tous les désenchantements, toutes les désillusions de cette pauvre vie, oh! les larmes lui sont douces, parce qu'alors il n'y a plus qu'eiles que notre âme savoure, sans craindre de les voir disparaître et mourir!...

* *

Quand l'hiver a pleuré toutes ses larmes de cristal, le printemps jette bien vite sa première fleur, et les sourires, les chants, les soupirs et les pleurs recommencent l'éternel refrain de leur éternelle chanson.

Mais quand, dans nos âmes, le triste hiver a jeté avec ses froides larmes, ses frimas et ses fleurs de neige, il n'est plus de soleil... et, en nos cœurs désenchantés, le printemps ne sourit plus!...

Laurette de Nidmont

Octobre 1899.



L'INCENDIE DE L'ETABLISSEMENT VIAU, VUE DE LA RUE NOTRE-DAME. — Cliché J.-A. Dumas, 112, rue Vitré

CONFIDENCE ET CONFESSION

Dans presque toutes les confidences, on ne dit pas la vérité toute crue, on n'appelle pas les choses par leur nom. Très rarement, un homme dira en propres termes à un autre homme : " J'ai manqué à la probité !... J'ai trahi mon ami !... J'ai été ingrat !... J'ai été méchant !... J'ai été lâche !..."

C'est en ceci qu'apparaissent la force et la grandeur de la confession chrétienne.

Malheureux, que chancelles sous le poids d'une conscience chargée d'impurs et mauvais souvenirs, approche et dépose tout respect humain. Tu n'as pas à craindre d'inspirer l'horreur ou le dégoût à l'inconnu, à l'anonyme que tu vas prendre pour confident. D'ailleurs, pour garder ton secret, ses lèvres sont fermées par le sceau sacramentel. Celui qui t'écoute dans cette loquette ne distingue même pas ton visage ; il ne te verra pas rougir. Parle ! Avoue-lui toutes les hontes ! Il ne te répondra qu'avec une indulgence paternelle, ne te parlera que de miséricorde et de pardon.

Il exigera, naturellement, que tu répaies le mal que tu as fait ; mais s'il est trop tard, si ce n'est plus possible, il se contentera, de ta part, d'une effusion du

cœur, d'un sincère repentir. Alors il t'imposera pour unique et doux châtiment de te parfumer l'âme avec de belles prières : il lèvera la main vers ton front, il prononcera quelques paroles latines, et tu t'éloigneras consolé, absous, et te sentant une âme légère comme s'il lui poussait des ailes d'ange !

Mais pour tout cela, me réponds-tu dans un cri de douleur, il ne faut pas douter de la vertu du sacrement, il faut croire.

Vieil enfant du monde civilisé, est-ce donc si difficile ? Ne sens-tu donc pas brûler en toi une seule goutte du sang chrétien qui, depuis tant de siècles, court dans les veines de ta race ? N'entends-tu pas toujours retentir la parole miraculeuse qui a guéri le monde antique de sa corruption et dompté la férocité des barbares ? N'as-tu donc pas lu et médité l'Évangile, le seul livre où il y ait une réponse pour toutes les angoisses de l'âme ?

Pauvre homme ! N'écoute pas ceux qui te disent que la foi est morte, et que l'humanité s'est affranchie de tout son passé, il y a un siècle, c'est-à-dire hier. Pour promulguer la loi nouvelle, — j'admets qu'elle soit un effort vers le mieux, — il fallut couvrir la France d'échafauds, ensanglanter l'Europe par de longues guerres, sans que se soit apaisée depuis lors la plainte

de ceux qui souffrent. Jésus-Christ, au contraire, pour faire triompher sa pensée divine, a donné tout son sang, a voulu subir le supplice des criminels ; et son œuvre est intacte, après dix-neuf cents ans, et partout où tu rencontres des hommes moins méchants et moins malheureux, partout où palpite un peu de justice et de bonté—regarde ! tu vois planer le souvenir que l'Homme-Dieu nous a laissé de son passage parmi nous, et surgir son gibet sacré !

J'ai été longtemps pareil à toi, pauvre pécheur à l'âme troublée, ô mon frère ! Pas plus que toi, sans doute, je n'étais un grand coupable. Mais, seul, l'hypocrite Pharisien a l'audace de dire : " Je suis pur ! " et Joseph de Maistre a raison, c'est encore quelque chose d'abominable que la conscience d'un honnête homme. Comme toi, j'étais donc très misérable, et je cherchais, d'instinct, un confident plein de clémence et de tendresse. Je l'ai trouvé.

Fais comme moi. Rouvre ton Évangile et reviens vers la croix. Dépouillé de tout orgueil, présente-toi devant le tribunal fondé par Jésus, où siège une miséricorde qui dépasse nos rêves les plus sublimes de justice. Hier encore, nous nous ébahissions devant l'acte de pitié de ces magistrats, excusant une pauvre mère d'avoir dérobé un morceau de pain pour son enfant. Le ministre de Dieu, qui t'attend au confessionnal, ne te demande, lui, que quelques larmes pour laver toutes les souillures de ton âme ; car il tient son pouvoir du Maître de la bonté infinie qui, sur le Calvaire, pardonnait au larron repent et lui ouvrait, par surcroît, le splendide chemin du Paradis et de la vie éternelle.

FRANÇOIS COPPÉE.

ÉDUCATION MATERNELLE

C'est une chose à la fois charmante et grave que l'éducation de ces êtres chers dont nous sommes les guides dès le début de la vie, et l'on peut dire que la tâche imposée aux mères s'élève à la hauteur d'une mission. L'éducation de la jeune fille, surtout, est d'une délicatesse extrême, et toute femme sensée, sérieusement imbuée de ses devoirs, ne s'en dissimule ni les difficultés, ni les épines. Cependant, quelle

autre, mieux qu'une mère, saura diriger vers le bien ces âmes virginales que le moindre souffle peut ternir ? Quelle autre aura la même influence sur ces belles fillettes, orgueil et joie du logis, qui croissent et se développent sous le doux et fécond rayon du regard maternel, comme de frêles plantes sous les chaudes caresses du soleil ? Autant que possible, je conseille aux mamans, si hérissée d'écueils, d'ailleurs, que leur paraîtra cette tâche, de ne la confier à personne, et d'en garder jalousement pour elles seules les ennuis certains, mais aussi les joies incomparables.

Dès le principe, la mère, par sa patience, sa fermeté douce, son inépuisable complaisance dans les choses justes, s'appliquera à gagner la confiance de la fillette qu'elle prétend diriger. Toute petite, l'enfant prendra l'habitude d'une grande franchise, en contant à sa mère, indulgente confidente, ses joies, ses chagrins, en lui avouant ses fautes pour en obtenir le pardon, en lui faisant part enfin de ses impressions les plus fugitives, bonnes ou mauvaises. La jeune fille doit apprendre que, pour elle, le plus sûr abri est le cœur maternel et qu'elle peut s'y réfugier en toute assurance. Au moins autant que l'affection naturelle, la confiance est le lien le plus solide qui unisse une fille à sa mère. Cette dernière, parvenant à lire dans le cœur de son

enfant comme dans un livre ouvert, verra sa tâche bien simplifiée et s'applaudira, plus tard, des ennuis passagers qu'elle aura dû s'imposer pour arriver à ce résultat.

La base de toute éducation bien comprise consistant surtout en une piété éclairée, je ne saurais trop engager mes aimables lectrices à inculquer, de bonne heure, dans l'âme de leurs enfants, de sévères principes religieux. L'amour du travail doit leur être inspiré avec le même soin. L'oisiveté est mauvaise conseillère, et la jeune fille inoccupée prend facilement des habitudes futiles qui peuvent, — les petites causes produisant presque toujours les grands effets, — influencer fatalement sur son avenir.

D'ailleurs, personne n'ignore de quelle utilité peuvent devenir pour la femme, à un moment donné, ces travaux de couture et d'art qu'elle a appris comme délassement dans son enfance et dans sa jeunesse. Ils sont, en quelque sorte, les armes que des parents sages et prévoyants lui ont mises entre les mains pour combattre les injustes caprices du sort. Qui peut répondre de n'avoir pas à les subir !... Ne voyons-nous pas, chaque jour, crouler autour de nous les fortunes les mieux assises et des gens habitués à toutes les douceurs du luxe tomber dans la misère ? Que deviendra, dans ce cas, le malheureux père de famille, seul pour lutter contre la mauvaise chance, si la femme est incapable de l'aider ? Le devoir de l'épouse, de la mère, dans ces détresses affreuses, imprévues, plus communes qu'on ne pense, devient la plus touchante, la plus sublime des missions. A elle revient le droit, non seulement de relever le moral abattu de son mari, mais encore de l'aider de tout son pouvoir. Il faut être deux, maintenant, pour tenir tête à la misère, pour l'empêcher de franchir le seuil du logis. Si la femme est à la hauteur de sa nouvelle tâche, quelle joie pour elle de se sacrifier à ceux qu'elle aime, de leur faire retrouver, par son travail, un peu du bien-être si amèrement regretté ! Quelle joie de voir renaître le sourire sur les lèvres pâlies des enfants, le calme sur le visage attristé du mari et de dire :

— Je suis pour quelque chose dans l'apaisement qu'ils éprouvent, et je puis leur prouver mon affection autrement que par des paroles.

Bien à plaindre sont, dans le même cas, les inutiles, les impuissantes, qui ne peuvent offrir à ceux qui leur sont chers que leurs larmes stériles et leurs plaintes superflues. Avec quelle amertume elles doivent regretter des heures jadis perdues dans une mollesse qui leur semblait si douce ! Aujourd'hui, le moindre talent pourrait sauver les leurs des angoisses de la misère mais elles ne peuvent rien et, victimes elles-mêmes,

demeurent les spectatrices désespérées de douleurs qu'elles ne sauraient aider à conjurer.

J'insiste donc sur les habitudes de travail prises dès la première jeunesse. Les arts d'agrément, piano, peinture, les petits travaux féminins doivent être considérés par les fillettes comme un délassement apporté à des études plus arides et plus sérieuses. En les leur présentant, au début, comme récompense, et non comme surcroît de travail, on peut être à peu près certain de les voir y prendre goût et s'y livrer avec ardeur. Peu à peu, elles arriveront à sacrifier, d'elles-mêmes, certains plaisirs, afin de trouver plus de temps à consacrer à quelque charmante occupation préférée.

Si les arts d'agrément, soigneusement cultivés, comportent de grands avantages pour la femme devenue mère de famille, l'absence de toute sottise vanité, de tout luxe outré, de coquetterie déplacée, n'en sont pas de moindres. Il ne faut pas oublier que la modestie unie à la simplicité constitue l'un des plus grands charmes de la femme. La fillette devra donc être habituée à une tenue toujours très soignée, mais sans recherche. On lui apprendra qu'une femme distinguée ne tend jamais à éclipser les autres, quels que soient, d'ailleurs, sa fortune et son rang, et qu'un amour exagéré de la parure conduit à l'extravagance, au mauvais ton, au ridicule. Elevée de cette façon, la jeune fille ne fera pas de l'art de plaire le but de sa vie. Elle le regardera comme très secondaire, comme un écueil même. N'attachant à la toilette, aux bijoux, qu'une très mince importance, elle ne deviendra pas, comme tant d'autres, hélas ! une cause de ruine pour son mari et de déshonneur pour ses enfants.

UNE GRAND'MÈRE.

L'HONNÊTE MENDIANT

Monsieur B... voyageait, il y a peu de temps, en cabriolet sur une route du département de Maine-et-Loire. A deux kilomètres d'un bourg où il avait l'intention de s'arrêter pour faire manger l'avoine à son cheval, il rencontra un pauvre vieillard assis au bord de la route et qui, au moment où il passa devant lui, tendit son chapeau au voyageur : *Mon bon Monsieur, la charité s'il vous plaît ?*

M. B... prit un sou dans la poche de son gilet, le jeta au mendiant et continua sa route. Il n'avait pas fait cinquante pas, qu'il entendit crier derrière lui :

— Eh ! Monsieur ! Monsieur !...

— Ma foi, dit M. B... en lui-même, je lui ai donné

ce que j'avais de monnaie dans ma poche ; s'il n'est pas content, j'en suis bien fâché.

Et, sans faire plus d'attention aux appels du vieillard, M. B... fouetta son cheval qui prit une allure plus vive, et il ne tarda pas à atteindre le bourg où, comme nous l'avons dit, il avait le projet de s'arrêter quelques instants.

Quand M. B... crut que sa bête était suffisamment reposée, il donna ordre d'atteler, et il était sur le point de remonter en voiture, lorsque tout à coup un homme, haletant, couvert de sueur, s'élança au-devant du cabriolet. Cet homme n'est autre que le mendiant dont M. B... avait, une demi-heure auparavant, fait la rencontre sur la route.

— Mais enfin, dit M. B... un peu impatienté, qu'avez-vous, que me voulez-vous ? Je vous ai fait la charité, maintenant, laissez-moi tranquille.

— Ce que je vous veux, s'écria le pauvre vieillard en montrant à M. B... la pièce que celui-ci avait jetée dans son chapeau, ce que je vous veux, je veux vous rendre votre louis d'or, car bien sûr vous n'avez pas l'intention de me donner une si grosse somme !

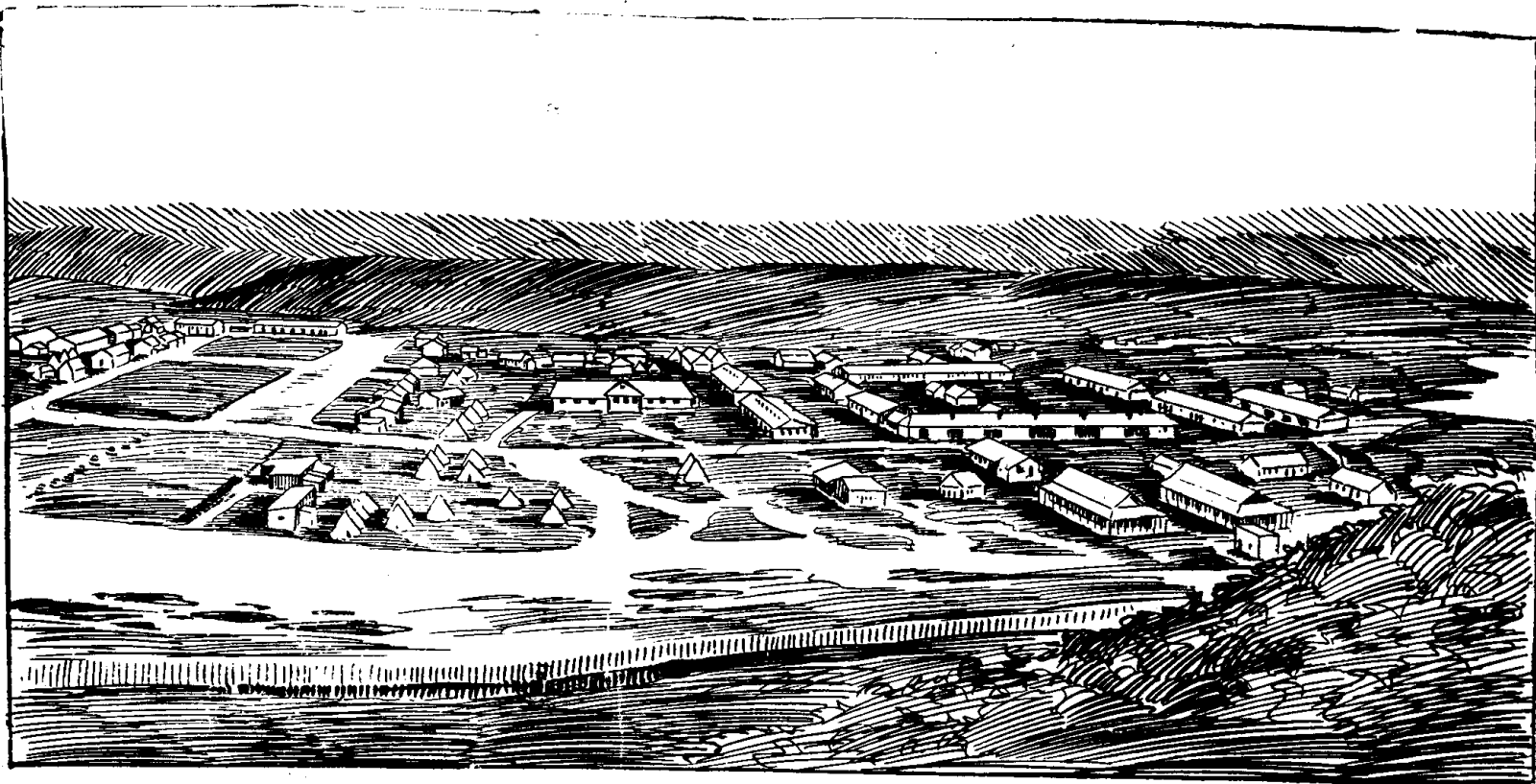
Voici ce qui était arrivé : M. B... avait passé sa monnaie et son or d'une poche dans l'autre, de sorte que lorsqu'il voulut faire l'aumône au vieillard, il prit un louis au lieu d'un sou et le jeta sans regarder. Le pauvre bonhomme, en voyant cette fortune tomber dans son chapeau, comprit tout de suite que le voyageur s'était trompé, et après avoir inutilement essayé d'arrêter M. B... par ses cris, il prit clopin-clopan, et le plus vite qu'il put, le chemin du bourg, supposant que le *monsieur* y ferait prendre un peu de repos à son cheval, et il arriva juste au moment où M. B... allait repartir.

M. B... profondément ému, attendri et charmé de rencontrer tant de délicatesse et de probité unies à tant de misère, dit au vieillard avec un accent où l'on sentait des larmes :

— Gardez cette pièce d'or, gardez-la, mon brave, elle est bien à vous. Dieu a voulu que je commisse cette erreur afin de vous fournir à vous l'occasion de donner une preuve de votre probité, et de me procurer à moi le bonheur de vous récompenser."

Il n'y a pas de gouvernement populaire : gouverner, c'est mécontenter. — ANATOLE FRANCE.

Il vaut mieux que la femme apporte sa dot petit à petit par son travail de chaque jour que de l'apporter tout d'un coup, et de la ramporter chaque jour.



LE CAMP ANGLAIS DE LADYSMITH DONT LES BOERS FONT LE BOMBARDEMENT

IN MEMORIAM

Respectueusement dédié à M. Edmond L...

*La saison du soleil a fait place à l'automne :
Les brises, les oiseaux rapides sont passés :
Les beffrois ont sonné de leur glas monotone
Le mois des trépassés.*

*Lorsque pour assombrir le deuil de la nature
La mort fauche au tombeau des gerbes d'être humain,
Dieu, que ne gardes-tu la jeune créature,
Chef-d'œuvre de ta main ?*

*Sans doute pour orner la céleste patrie,
Dédaignant le vieillard flétri par la douleur,
Un ange vient cueillir au jardin de la vie
Une mère en sa fleur.*

*L'eau sur terre coulait comme des flots de larmes.
L'aurore, illuminant les ombres de la nuit,
Sembla presser son cours pour sourire aux alarmes
D'une âme qui s'enfuit.*

*Salut ! reflet serein de l'astre qui se lève,
Sourire lumineux de la félicité !
Image du chrétien qui monte après un vœu
Vers l'immortalité.*

*Amis, séchons nos pleurs au feu de l'espérance
Qui brille sur la tombe où chacun doit mourir :
Croyants, nous espérons, au jour de délivrance,
Voir nos morts refleurir.*

Z.-O. MAYRAND.

Montréal, novembre 1899.

LE PREMIER FEU

Il y a maintenant de la buée aux vitres tous les matins, une fine gelée blanche sur les arbres bas du verger, et devant la grille, à l'heure où les enfants du pays partent pour l'école, on entend le petit claquement de leurs sabots aux pavés de la route ; les fruits sont cueillis, les orangers rentrés ; dans la cour déserte, les feuilles rousses bondissent avec des allures d'oiseau et, quand une porte s'entr'ouvre, saisies par le courant d'air, glissent sur les dalles en tournant ; le chat erre dans tous les coins de la grande salle, furieux et désappointé, aux rayons d'un soleil pâle que le vent chasse et ramène. La nuit tombe vite ; les soirées sont longues.

Derrière les vitres fortement closes, la campagne que l'ouragan arpenté semble livrée aux combats des saisons. Au salon, les conversations languissent, le piano s'assoupit, on dirait qu'on attend quelqu'un. C'est la lumière qui manque, la chaleur et surtout un horizon.

Mais voici qu'on allume le premier feu. Entre les hauts chenets les sarments pétillent sous les grandes bûches, dont l'écorce est atteinte ; après un petit sifflement où le bois mort met sa dernière plainte et ce qui lui reste de sève, la flamme s'élanche droite et vivante, monte jusqu'au faite de la cheminée, où des nids du dernier printemps, tissés de paille et de plume, s'embrasent vivement ; puis d'un bond elle fait le tour de la pièce pour reconnaître ses amis de l'an passé, se reflète dans le piano, les meubles, empourpre les rideaux cramoisis et, comme dans des yeux aimés, se rapetisse aux saillies des vieux cuivres.

Elle furette partout : les figures des panneaux s'animent et lui sourient ; les fleurs du tapis, qu'elle éclaire et tiédit, semblent penchées vers elle sur leurs courtes tiges immobiles.

Bientôt tous ceux que la maison assemble, grands et petits, sont réunis au foyer. Les enfants battent des mains avec une grande envie de danser, comme de petits sauvages devant le soleil. Des fenêtres d'où elles guettaient les absents cet été, les chaises se rapprochent du cercle de la cheminée ; près du fauteuil des vieux parents, on s'assied et l'on cause ; il semble qu'aujourd'hui commence une année nouvelle. Peu à peu les mots s'espacent, tous les regards sont fixés au feu ; les gens graves en oublient leurs livres établis sur la table, la jeune fille la romance ouverte au piano, et baby les moutons qu'il faisait paître sur le velours du divan.

Le bois, dans ses enroulements d'écorces, ses enve-

loppes superposées, se consume en gardant sa forme, meurt par fragments où l'on reconnaît l'arbre, et la marque des branches, et la cognée des bûcherons. Puis c'est un éparpillement de tisons embrasés, le plus beau moment du feu ; tout éclaire et tout brûle ; des horizons différents, selon les yeux qui les désirent, s'élèvent et croulent perpétuellement : ce sont des carrières de métaux dorés, profondes et lumineuses, des grottes sombres où tremble une étincelle, et des amas de cendres chaudes, légères et blanches comme autour d'un volcan éteint. Il y a là des pays rêvés tout éclatants de soleil, les lustres allumés d'un bal, des colliers de diamants ruisselants et dénoués, le dragon des contes de fées dont la bouche lançait des flammes. Il y a là tout ce qu'on veut y voir, et dans l'atmosphère paresseuse et tiède l'esprit se plaît aux fantaisies...

Bientôt, comme ces rondes joyeuses qui franchissaient, en dansant, les feux de la Saint-Jean, tous les souvenirs dans leurs costumes du temps passé, car les souvenirs les plus récents sont toujours habillés à l'ancienne mode, défilent au-dessus des flammes, l'un tenant l'autre, avec des sourires de triomphe. Chaque année ainsi ils reviennent, aussi vifs et toujours plus nombreux, à la ronde intrépide. Le feu les effleure sans les atteindre, sans qu'ils y laissent une rose de leurs cheveux ; et de quel saut rapide ils arrivent à nos regards ! le temps de leur dire : " Je te reconnais, " ils ont disparu dans un tumulte de fines silhouettes. La soirée sera longtemps prolongée. Le vent n'est plus triste, puisqu'il avive la flamme ; la campagne doit sourire sous les vitres éclairées, et l'hiver, qui guette son jour d'arrivée des coteaux où il s'abrite, regarde comme des signaux les feux d'herbes rouges encore dans leurs cendres, au milieu de la plaine, et la fumée légère, dorée, heureuse qui monte du grand toit d'ardoise.

Mme ALPHONSE DAUDET.

QUIETAS ILLA !

à ma sœur Irène.

Rosette Major, qui fut ta compagne et qui prit une si large place dans ton affection, vient d'exhaler sa douce âme, en novembre, alors qu'au dehors le vent d'automne psalmodiait sa lugubre chanson à travers les arbres décharnés et que s'ébranlait déjà dans les clochers, le glas des morts.

Poitrinaire, à dix-huit ans ! Se voir languir et de-

viner les pleurs cachés de sa famille ! Aimer la Vie et épouser la Mort ! Voir les autres espérer et ne pouvoir pas croire à la lumière du jour, au soleil ! Sentir partout la joie et paraître gaie alors que l'on sait qu'avec la dernière feuille de l'arbre, jaunie et décrépite, sonnera l'heure funeste ! O Sainte résignation, que de prodiges n'as-tu pas faits ? O continuel tourment !

— Pourtant, tu te souviens, ma sœur, de cette visite que tu lui fis dans sa blanche chambrette de l'Hôtel-Dieu. Elle parlait alors de sa fin prochaine, avec sur ses lèvres un sourire si doux, si mélancolique, si résigné... elle en parlait comme d'une chose toute naturelle. Elle causait ; tout ce qui l'avait faite heureuse, ici-bas : sa famille, ses compagnes, cette bonne et dévouée religieuse que nous connaissons bien et que nous aimons bien, son beau Gloucester où elle venait de recueillir tant de succès !

Tu te souviens aussi de votre départ de ce même Gloucester et de votre arrivée à Papineauville, à la villa de la famille Major, quelques jours avant le douloureux événement. Quelle tristesse ! Comme ils sanglotaient, ces cœurs paternels au chevet de leur Rosette ! N'est-ce pas que ces choses là vues une fois, ne s'oublient plus jamais ?

Et maintenant que son corps a été déposé dans la terre bénite, froide, affreuse... maintenant qu'il ne reste plus d'elle que le souvenir ; unissons-nous, sœur, et offrons à cette famille éplorée nos consolations les plus douces. Que la grande douleur de ces parents soit tempérée par la consolante idée qu'il leur reste encore des amis nombreux qui penseront à la disparue d'hier et qui causeront d'elle.

GUSTAVE COMTE.

UNE HISTOIRE

COMME TOUT LE MONDE EN SAIT

Je vais vous raconter une bien vieille histoire : cœurs tendres, prenez vos larmes ; sceptiques, prenez vos jambes, car c'est une histoire d'amour.

Donc, Aldéric l'aimait beaucoup, et cela depuis bien longtemps ; elle l'aimait aussi, et cela depuis... tout récemment.

Comment cet amour était-il venu à Aldéric ? c'est ce qui est difficile à dire : il l'avait connue toute jeune ; elle était vive, enjouée, riieuse, intelligente ; de plus, elle avait à son acompte les deux plus beaux yeux noirs du canton, des traits d'une pureté exquise et



LES RUINES DE L'ÉTABLISSEMENT VIAU, VUES DE LA COUR. — Cliché Laprés et Lavergne

auxquels les sensations du cœur donnaient une mobilité d'œufs à la neige, une taille svelte et élancée, la démarche des plus convenables, bref, tout ce qu'il fallait pour rendre Aldéric fou... d'amour. Quant à ce dernier, il était à peu près comme tout le monde. Aussi Laura (disons qu'elle se nommait Laura) avait-elle été d'abord fort peu empressée de reconnaître ce cœur si tendre. Si bien qu'Aldéric avait failli se décourager complètement.

D'année en année, ils étaient parvenus tous deux à l'âge respectable de vingt ans.

Dans l'intervalle, Aldéric avait appris à soupiner longuement, à manier le désespoir, et à faire des vers. Ce fut là la cause de tout le malheur. Notre héros s'était enhardi jusqu'à dédier de loin, à son " Ange humain " les plus belles de ses productions ; c'était touchant : quels beaux soupirs étouffés ! quels espoirs osés ! quelles gentilles allusions surtout ! de quoi retourner vingt Juliette " lamartinisées " !

Aussi, quand en juin 1898 notre héros qui connaissait Lamartine et Fréchet, revint sur les bords de son silencieux ruisseau, il s'aperçut bien vite que son Soleil avait des tendances à se changer en lune. Et de fait, l'astre s'était sensiblement rapproché, il avait pris des proportions moins fantastiques et ses rayons ne brûlaient plus la vue, et ma foi, Aldéric sut en profiter.

Passons rapidement sur les préambules.

Pendant trois semaines, les plus belles de la vie d'Aldéric, les cieux furent bien cléments, allez ! Ceux qui ont aimé comprennent seuls l'état de deux âmes qui s'entr'ouvrent au souffle de l'amour. Ces demi-mots qui valent bien des phrases, ces troubles soudains, ces accents timides, ces rêveries où la contrainte est de moitié, ces longs regards, qui pour trop vouloir lire dans les autres, dévoilent tous leurs propres secrets, puis cette poésie du cœur qui chante tout bas dans la crainte qu'on ne le comprenne pas très-bien, ces vibrations de l'âme à l'âme qui naissent spontanément, toutes ces choses qui n'en font qu'une, Aldéric et Laura les connurent.

Mais, allons, allons ! ne soyons pas trop psychologue ; nos lecteurs ne nous reconnaîtraient plus.

Donc, un soir arriva, un de ces soirs d'été comme on en voit le plus souvent dans les romans et chez les poètes. Tout était à merveille : la lune, les étoiles, l'azur, les petits nuages, la brise, etc., tout cela attendait un Lamartine pour être chanté ou deux amants pour être fêté ; les derniers seuls firent acte de présence.

Aldéric et Laura erraient lentement dans les allées du parterre. Leurs cœurs en savaient bien long, et leurs bouches indiscrettes en dirent encore plus long. Aldéric put enfin prononcer : " Je t'aime ! " et Laura répondre : " Et moi de même ! "

Ils jurèrent (on jure toujours en pareil cas) de s'aimer toute la vie, etc., vous connaissez tous ce vieux refrain.

Et en fin de compte, comme ils connaissaient tous deux le troisième livre de lecture anglaise, ils adoptèrent pour devise : *Forever*. Et pssst ! un baiser, puis deux baisers scellèrent à jamais les serments.

Pauvre *Forever* ! l'écho qu'il éveilla fut de bien courte durée ! et les lèvres qui l'avaient prononcé eurent vite oublié l'anglais !

Quant au grand sceau des serments, il n'était pas besoin des flots du fleuve Saint-Laurent pour l'effacer : le silencieux ruisseau d'Aldéric qui était à sec devait y suffire.

En effet, Aldéric s'aperçut bientôt que sa Lune tendait à remonter de plusieurs étages dans les palais aériens, il constata même qu'Elle n'allait pas se transformer en Soleil, mais qu'Elle se changeait peu à peu en étoile filante. De son côté, Laura vit que son Lamartine était de moins en moins poète, qu'il devenait de plus en plus prosaïque (c'était peut-être vrai) ; et, bref, un soir, le vent dispersa d'un coup d'aile les ruines du poète et son " Soleil. "

Mais comme ils avaient bon cœur tous les deux, ils eurent bien de la peine : Laura pleurait de voir souffrir Aldéric ; Aldéric souffrait de voir pleurer Laura... Quel malentendu !

Et aujourd'hui ? Aujourd'hui, la terre tourne toujours, Laura est heureuse et Aldéric n'est pas malheureux.

Mais qu'on se garde des poètes improvisés et des soleils trop rayonnants. Car, pour résultat final : le plus souvent le poète ne fait qu'y brûler ses ailes factices ; et cette source de clartés pures et sereines qu'on appelle la jeune fille, n'émet que des rayons obscurcis par un nuage

L.-T.-A. TRUDEAU, E. E. D.

Montréal, octobre 1899.

NOS FLEURS CANADIENNES

HÉDYOTIS

Famille des rubiacées.—*Hedysotis bleue*, *hediotis cœrulea*

Quels mots assez expressifs et gracieux pourrait-on employer pour décrire ces " petites étoiles d'azur, au cœur d'or, qui tremblent et scintillent au bout de leur pédoncule filiforme ? " Il n'y en a pas. Le mieux est de les voir. C'est d'ailleurs un spectacle qui en vaut la peine. L'hédysotis est une toute petite herbe de deux, trois ou quatre pouces de hauteur, qui se répand rapidement où elle s'implante et qui couvre de grandes étendues de terrain humide. A l'époque de la floraison, ses milliers de petites corolles bleue pâle monopétales, à quatre lobes, à gorge dorée, sont d'un effet magnifique.



Les savants ne semblent pas d'accord sur le nom qu'il faut lui donner. Les botanistes américains la nomment *Houstonia cœrulea*, l'abbé Moyen, acceptant l'opinion de Asa Gray, lui donne le nom de *Oldenlandia cœrulea*, l'abbé Provancher a préféré celui de *Hedysotis cœrulea* ou *hedysotis bleue* et modestement, je suis de son avis, car c'est le moins barbare des trois. Il est même doux sans jouer sur les mots, puisque Hédysotis vient de *Hedys*, doux et *otis* oreille, c'est-à-dire doux pour l'oreille. Il rime avec myosotis et les fleurs des deux plantes se ressemblent, tout est donc pour le mieux.

E.-Z. MASSICOTTE.

BIBLIOGRAPHIE

Nous recevons de MM. J.-B. Rolland & Fils, de Montréal, leurs Almanachs pour 1900, qui viennent de paraître.

Comme toujours, ces deux publications, si justement recherchées, répondront encore parfaitement à l'attente de leurs lecteurs. Dans l'*Almanach Agricole*,

Commercial et Historique, ils y trouveront la somme la plus complète de renseignements sur l'Eglise du Canada, le Gouvernement, etc., etc. Dans l'*Almanach des Familles*, la même abondance de légendes, histoires, conseils pratiques, etc., etc., qui le font, ainsi que son nom l'indique, le véritable *Almanach des Familles*.

En vente chez tous les Libraires et les principaux marchands, au prix de cinq centins chacun.

Bibelot, par May-Armand Blanc.—Un volume in-16, illustré de 47 dessins d'après Dodge et Jourdain.—Broché, avec couverture en couleurs, 3 fr. 50 ; relié, tête dorée, 5 fr. (Hachette et Cie, Paris).

C'est à une gracieuse orpheline, une toute mignonne créature, fine, frêle et délicate comme un de ces chefs-d'œuvre de Sèvres ou de Saxe, ornements des étagères, que May-Armand Blanc a donné le nom de *Bibelot*. Elevée au bord de la mer, en pleine liberté, dans un coin verdoyant de la côte armoricaine, notre gentille *Bibelot*—Anne-Marie, selon son acte de baptême—se voit, aux approches de ses seize ans, transplantée à Paris, chez ses grands-parents, où, en échange du bon air et de l'indépendance, elle trouve le luxe, les fêtes mondaines, les toilettes éblouissantes tous les agréments du confort et de la richesse. Sans oublier sa vie d'autrefois et les braves tantes de Bretagne qui l'ont élevée, *Bibelot* s'accommode vite à sa nouvelle existence. L'amour ne tarde pas d'ailleurs à apparaître dans son ciel bleu et à faire battre son cœur. Qui va-t-elle épouser ? Il y a là un jeune cousin, amateur de chevaux, passionné joueur, viveur endiablé, qui a jeté son dévolu sur elle, ou plutôt sur sa dot. Il y a là aussi heureusement un vieil ami, un fidèle et dévoué compagnon. Grâce à lui et à sa tutélaire et indéfectible affection, *Bibelot* n'a rien à craindre : quels que soient les dangers qui la menacent, les secousses et les périls de la traversée, elle est sûre d'atteindre au port et d'y rencontrer le calme, la quiétude et le bonheur.

CURIOSITÉS.—ETYMOLOGIE

Tatius, roi des Sabins, reçut le 1er janvier, comme un bon augure, des branches coupées dans un bois consacré à la déesse Strœnna ; l'usage devint général de se faire des présents à la même époque et ces présents prirent le nom de *strœnnae* dont nous avons fait des *étrennes*.

Après la conquête des Gaules par les peuples venus des bords du Rhin, les vainqueurs furent obligés d'apprendre des Bas-Bretons les mots qui désignaient les choses de première nécessité. Ils connurent bientôt le mot *bara* (pain) et le mot *guin* (vin). Leurs estomacs étaient sauvés. Mais ces mots étaient défigurés par l'accent avec lequel ils étaient prononcés. Les Gaulois ont toujours aimé à rire. Ils désignèrent bientôt le langage de leurs ennemis par deux mots qu'ils leur entendaient le plus souvent répéter.

Le mot *baragouin* s'applique aujourd'hui à un langage corrompu et inintelligible.

En vieux français, on disait chère pour visage. On prit bientôt ce mot pour accueil, réception faite à quelqu'un. Or, un des moyens de faire bon accueil à son hôte, c'est de lui offrir une table bien servie. Ce terme exprime aujourd'hui d'une façon générale la quantité et la délicatesse des mets.

Longue main est un barbarisme reçu, admis et naturalisé français.

On disait autrefois de longuement pour de longue date, depuis longtemps ; la locution de *longue main* n'est qu'un travestissement de *longuement*.

L'homme ne meurt pas, il se tue par son avidité de vivre et par peur de mourir.—R.P. GRATRY.

Les peuples sont comme les eaux, ils suivent leur pente.—MIGNET.



Salisbury, Premier ministre



Chamberlain, Ministre des Affaires Etrangères

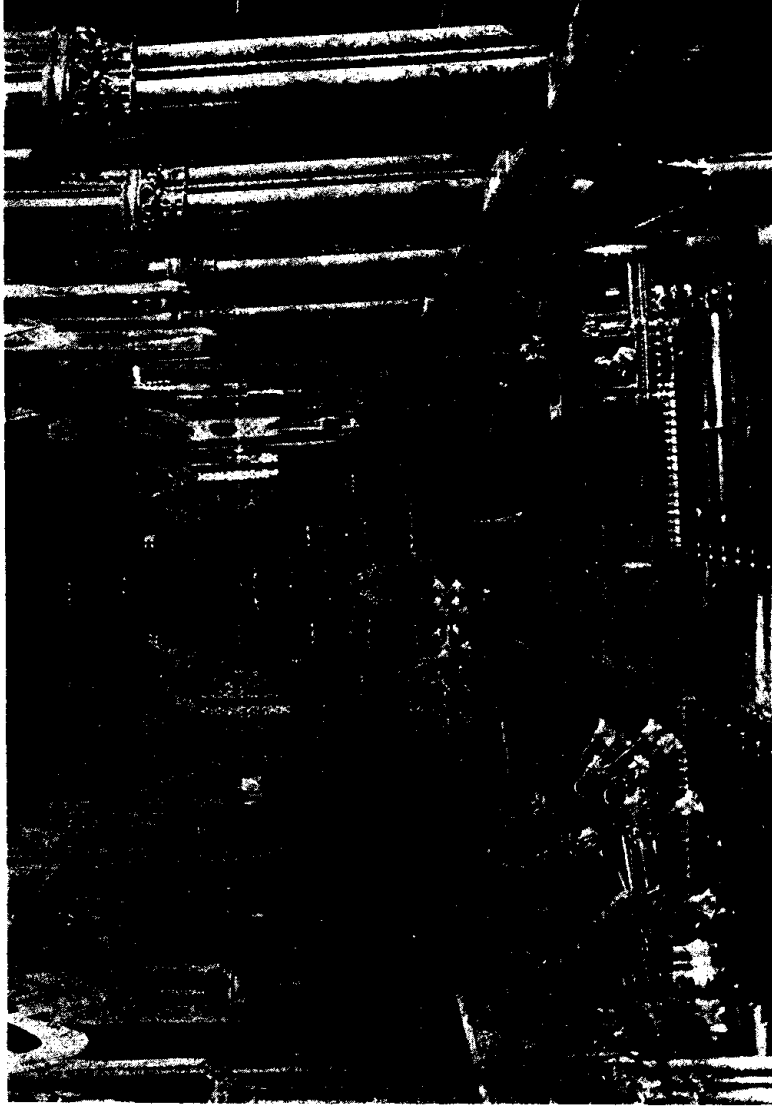
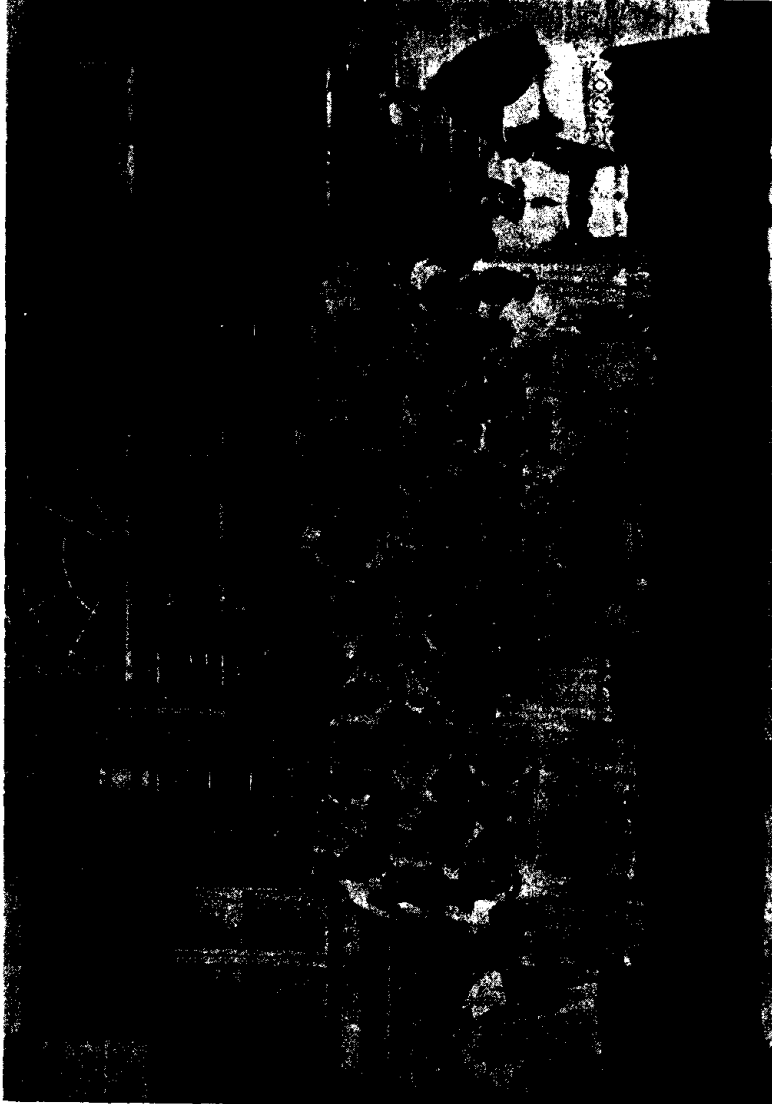
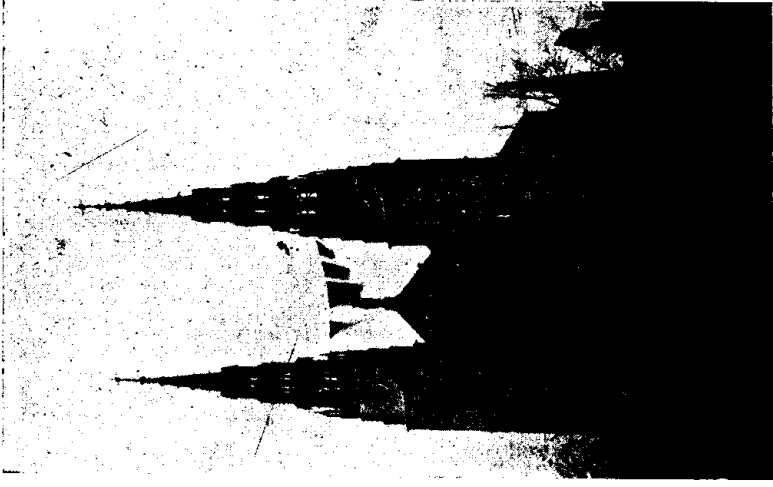


Cecil Rhodes

PRINCIPAUX ACTEURS ANGLAIS DANS LA GUERRE AU TRANSVAAL



LA GUERRE AU TRANSVAAL.— Au combat de Glencoe : Le général anglais Symons mortellement blessé



S.G. Mgr Duhamel.—La cathédrale.—Palais de l'Archevêché.—Enfants de chœur de la Cathédrale.—Intérieur de la Cathédrale
OTTAWA.—A L'OCCASION DU JUBILE DU S.G. Mgr DUHAMEL, ARCHEVEQUE.—Photo W. Charron. 460, rue Sussex

THEATRES

LES SOIRÉES DE FAMILLE

La représentation de *L'Ami Fritz* ou les *Vieux Garçons*, la superbe comédie en trois actes d'Erckmann-Chatrian a été un véritable succès. Elle a été rendue d'une façon supérieure à celle de l'année dernière. M. Bédard dans le rôle du rabbin Sichel est sans égal. C'est un modèle de vieillard agréable et intelligent. MM. Duhamel et Roy sont tout à fait à l'aise dans leurs rôles respectifs de Fritz et Frédéric. Mmes Chapdelaine et Reid ont joué Suzel et Christine à la perfection. Les autres acteurs se sont montrés dignes de leur tâche.

Les deux premières séances des soirées de familles sont superbes à tous égards et si le public continue d'encourager nos acteurs, la saison 1899-1900 surpassera encore la dernière.

Qu'on veuille bien prendre note que la prochaine représentation aura lieu un mercredi, le 22 novembre courant, fête de sainte Cécile et que l'on jouera pour l'occasion *Les Crochets du Père Martin*, avec une distribution nouvelle. Ce mélancolique, mais attrayant mélodrame, qui renferme une leçon d'une si haute portée, devrait être connu de tous nos lecteurs et nous les invitons à aller l'entendre persuadé qu'ils retourneront satisfaits.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Potage aux tomates.—Première recette : Faites cuire avec bouquet garni, ail, oignons, sel et poivre, des tomates bien mûres coupées en morceaux ; après complète cuisson, passez-les au tamis, ou dans la passoire et faites avec cette cuisson qui doit être assez abondante, un vermicelle un peu épais. Lorsque le potage sera dans la soupière, ajoutez un bon morceau de beurre frais. On peut mettre à volonté un soupçon de poivre de Cayenne sur la pointe d'un couteau d'office, le délayer dans une cuiller avec de la cuisson de tomates, et mélanger ceci dans la totalité du potage.

Oufs au miroir.—Mettez du beurre frais ou fondu dans un plat allant au feu, ou de très petites coquilles de porcelaine ; dans ce dernier cas, lorsque le beurre est chaud, vous ne cassez qu'un œuf par coquille, tandis que dans le plat vous pouvez casser à la fois, mais doucement pour ne pas les écraser, huit ou dix ; quand le blanc n'est plus glaireux, c'est cuit ; mettez sur chaque œuf un grain de sel et de poivre, et versez sur le tout un peu de crème.

Crème fouettée au chocolat.—Pour une demi-tablette de bon chocolat fondu dans un peu d'eau ou de lait, ayez environ une cuiller à pot de crème double et douce, fouettez-la à la fourchette ou fouet de bois, très ferme comme les œufs en neige ; puis mêlez le chocolat refroidi à cette crème, ajoutez un peu de sucre, la vanille ne gênera rien, et puis, puisque vous ajoutez que l'on sert cette crème avec biscuit à la cuiller, on pourrait aussi pour changer, mettre ces biscuits taillés dans moule à charlotte ou verres gobelets, les bien serrer les uns après les autres et les emplir de cette crème, entourés de glace, ou les tenir au frais, et au moment de servir les retourner. Soit une par personne si ce sont des petites, on devrait les appeler charlottes Brisardes. Si on les fait dans des verres et les met au froid, eau de puits par exemple, veillez à ce qu'on ne touche pas aux verres ayant les mains chaudes, ce qui les ferait claquer.

CONSEILS PRATIQUES

Les verres de lampes.—Se nettoient parfaitement bien avec de l'eau et du carbonate de soude. Si les verres ont des taches brunes provenant des allumettes, des cigares ou des cigarettes, on n'a qu'à enduire ces taches de beurre et à les laver ensuite avec de l'eau chaude salée.

Préparation excellente pour le nettoyage des mains.—Mettez dans une petite bouteille un verre à Bordeaux de glycérine anglaise, un jus de citron. Agitez fortement chaque fois que vous voulez vous en servir. En se frottant les mains avec cette préparation, on

nettoie admirablement, et cela adoucit et fortifie la peau. On peut parfumer cette préparation avec quelques gouttes d'essence au choix.

Nettoyage des dentelles noires.—Frotter très légèrement les dentelles dans un mélange composé de très peu d'eau et d'alcool rectifié ; rincer à l'alcool pur-mettre sécher les dentelles bien étendues sur un linge blanc. Il est généralement inutile de les repasser après ce lavage ; si cependant les dentelles paraissent trop molles, on peut les repasser encore humides entre deux linges fins ; ce système de nettoyage peut s'appliquer à tous les rubans noirs.

PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—J. Gélinas, 193, rue St-Hubert ; Mme E. Sauvé, 86, rue Montana ; Jos. Mesnard, 192, rue St-Hubert ; Napoléon Cyr, 890A, rue St-Laurent ; C. Cholette, 402, rue Panet ; Mme E. Leblanc, 355, rue Richmond ; E. Huet, 594, Avenue Papineau.

Québec.—Mlle Jacques, 119, rue Ste-Marguerite, St-Roch ; Alma Lacroix, 24½, rue d'Yonville, faubourg St-Jean ; J.-A. Mailloux, 57, rue de la Couronne, St-Roch ; Dr Gauthier, 152, rue Desfossés, St-Roch ; Mme Napoléon Lapointe, 53, rue Desfossés, St-Roch ; Jos. Rodrigue, 182, rue Richardson, St-Roch ; E. Paquet, 359, rue St-Valier.

Ottawa.—Isidore Proulx, Papeterie du gouvernement, Vaudreuil.—Madame J.-A. Valois.

Sainte Marie, Beauce.—A. Beaulieu.

Saint-Michel d'Yamaska.—Edmond Boivin.

Lachine.—Joseph Fournier.

Bienville, Lévis.—Laurent Cusson, rue St-François.

Manchester, N. H.—Ernest Chapdelaine, 989, rue Elm.

Woonsocket, R. I.—R.-E. Préfontaine, 262, rue Front.

Lewiston, Maine.—Delle Eugénie Parent, 199, rue Lincoln.

Lawrence, Mass.—Philippe Boisjoly, 109, rue Lawrence.

Parlons Tapis et Prelarts !



Voilà un département situé au troisième, dans une vaste pièce parfaitement éclairée, où la qualité de l'article se palpe sans tromper, où les dessins se voient nettement, où les nuances ne sauraient échapper à l'œil le plus indifférent. Ici, le ménage le plus modeste trouve tout ce qu'il lui faut, à son prix, de même que l'acheteur désireux d'un article de luxe le trouve à prix également raisonnable. Ce département est si connu de tous par son vaste assortiment et ses prix populaires, qu'il nous suffit de mentionner quelques spécialités — de vrais "Bargains" — pour voir accourir toutes les personnes qui s'y connaissent en bonnes marchandises et en bas prix.

Tapis Bruxelles !

De fabrication supérieure, de dessins absolument nouveaux, 27 pouces largeur, une occasion à \$1.35 pour..... **\$1.00**

Tapis Crossly !

Magnifiques tapis anglais, dessins attrayants, 27 pouces largeur, valant 75 cents pour..... **58c**

Tapis Tapestry !

Une collection des plus jolis modèles 27 pouces..... **25c**
Autres qualités, à prix aussi bas.

Carpettes en Laine !

Plusieurs modèles — plusieurs grondeurs :
7½ x 9 pieds..... **\$4.00**
9 x 10½ "..... **5.25**
9 x 12 "..... **7.00**
10½ x 13½ "..... **8.50**

Prelarts Anglais !

Immense assortiment des meilleures fabriques..... **35c**
Différentes qualités et nouveaux modèles..... **\$1.10**

En vogue !

Une ligne qui plaît énormément, très durable et que nous ne saurions trop recommander. Valeur réelle 75c pour..... **58c**

Prelarts Canadiens !

1 à 2 verges largeur — jolis dessins, durable..... **20c à 65c**

Prelarts à Escaliers !

Sur canevas — différentes largeurs, 10c et plus.

"Rugs" en Cocoa.

Une grande variété — Prix spéciaux. **40, 50, 60, 75, 90c. \$1.00 jusqu'à \$5.**

Choix Immense de Rideaux, Portières, Pôles nouvelles avec Accessoires, etc., à Bas Prix extraordinaire.

Letendre & Arsenault, 1493 Rue Ste-Catherine
Entre Amherst et Wolfe.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

Maison fondée depuis 25 ans

No 1712 rue Sainte-Catherine

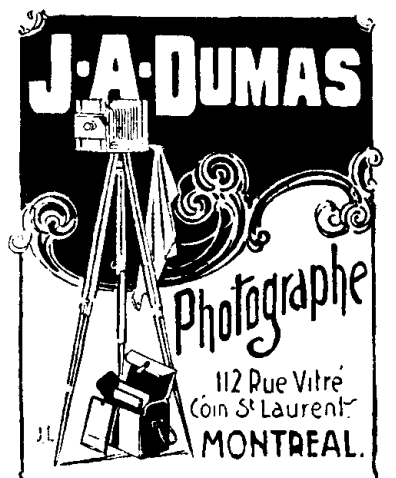
Supplément du Petit Journal, et du Petit Parisien, \$1.25 franco par an. Un grand choix de journaux de modes avec patrons, paraissant toutes les semaines au prix de 5 cents chaque.

Le Soleil du Dimanche, les Annales Politiques et Littéraires, le Journal Illustré, le Journal des Voyages et l'Echo de la Semaine, 5 cents chaque.

Le Panorama Salon 1899, au complet. Pièces de théâtre, Monologues, Chansons, Chansonniers, etc.

L'Exposition de Paris 1900, paraissant toutes les semaines, 15 cents le numéro.

Les amateurs de littérature trouveront aussi un grand choix de volumes à louer. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris à des prix très réduits.



L'Almanach du Drapeau pour 1900

LIVRET DU PATRIOTE, DU MARIN ET DU SOLDAT

Nous courons tous aux fenêtres lorsqu'un régiment passe. Dans l'Almanach du Drapeau, livre populaire comme son aîné, l'Almanach Hachette, et édité par la même Librairie, c'est plus qu'un régiment qui passe, c'est la France, en armes défilant sous nos yeux.

Pour les marins et pour les soldats, comme pour quiconque le sera ou l'a été, l'Almanach du Drapeau a rassemblé dans ses pages tout ce qui peut distraire et instruire.

Après l'Agenda très pratiquement compris, le livre promptement dit.

Pour commencer, la Patrie : Comment elle s'est formée ; les guerres dont elle est sortie ; la part de gloire que la France a conquise sur les champs de bataille, etc., etc.

Après cela, les Ecoles de l'Armée et de la Marine, et celles qui préparent des hommes : Sociétés de gymnastique, de tir, de sport.

Il nous est impossible d'énumérer tous les articles de l'Almanach du Drapeau. Citons au hasard :

Le Sang versé depuis cinq cents ans en Europe, La Flotte française, Notre Empire colonial, Le Partage de la terre, la Part de l'Angleterre, la Part des autres nations, les Grands chefs de l'Armée Allemande, Un remarquable Précis de la Guerre de 1870, l'Avenir de la guerre lu dans la main des soldats, le Pomb qu'il faut pour tuer un Homme, les Rayons X à la guerre, etc., etc.

Ensuite vient le Livre d'Or qui parle de l'honneur, du courage, du dévouement. Et pour finir, c'est le charme ou le rire : Les Arts et l'Armée.

Mais l'Almanach du Drapeau est avant tout un livre utile.

Etes-vous embarrassé par un texte relatif à la loi militaire ou maritime ? Etes-vous sur le point de tirer au sort ? Avez-vous des cas d'exemptions, de dispenses, de réforme à faire valoir ? Voulez-vous vous engager ? Cherchez-vous à quelle époque reviendra, dans l'ordre de la relève coloniale, un parent qui est soldat aux colonies ? Appartenez-vous à la réserve ou à la territoriale, et êtes-vous embarrassé sur un point de vos droits et de vos devoirs ? Désirez-vous connaître les différentes soldes des officiers, des soldats, des matelots, leurs retraites, les pensions de leurs veuves ? C'est l'Almanach du Drapeau qui vous renseignera.

Il est nécessaire entre tous, ce petit livre qui compte mille n-uf cent trente gravures et soixante-onze cartes, et offre à ses lecteurs des concours représentant à eux seuls la somme de dix-sept mille francs et des primes qui remboursent plus de cent fois son prix : fr. 50 !

GUERIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIF BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove & Co. sur chaque boîte.

LE PRINCIPE

Le sang est le principe de la vie. Les pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard clarifient, fortifient et purifient le sang.

La demande croissante pour le

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

démontre que ceux qui s'en servent, ont dit à leurs amis comment ils ont senti un

SOULAGEMENT IMMEDIAT

DE

Toux très obstinés

et cela sans déranger la digestion.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

CURES MIRACULEUSES!

Les Ceintures Electriques du Dr Sanden



donnent en même temps l'électricité, les courants galvaniques et le magnétisme, et fournissent dans le traitement des affections nerveuses, de perte de vigueur, rhumatisme, etc., un élément qui ne peut être obtenu par l'emploi de drogues ni de médecines. L'électricité est comme l'huile qui adoucit le mécanisme fatigué du corps, et sans laquelle il n'y a pas de progrès. Comme l'huile, l'électricité coûte peu comparativement au soulagement qu'elle procure. L'électricité est le seul moyen d'obtenir force et vigueur. Une édition de poche sur ce célèbre ouvrage électro-médical, illustré et intitulé :

"THREE CLASSES OF MEN"

sera expédié cacheté et gratis à tous ceux qui en feront la demande. Adressez :

Dr M. SANDEN, 132 rue St-Jacques, Montréal.

Heures de bureau—9 à 6.

Le Dimanche—11 à 1.



3 Meubles en un seul

Pour les personnes qui ont de nombreuses familles, de même que pour celles qui sont exposées à recevoir des étrangers et qui ne disposent pas d'appartements supplémentaires, rien de plus commode, rien de plus pratique que nos

MEUBLES-COMBINAISON

Réunissant sous une forme élégante, un Lit, un Secrétaire-Bureau et une Garde-robe.

Le lit, grâce à un système très ingénieux, est installé en un clin d'oeil—le matin, en moins de deux minutes, il disparaît avec la literie pour faire place à un meuble de salon ou de boudoir du plus bel aspect, léger, gracieux, d'un style recherché et—chose à considérer—qui tient très peu de place.

Nous venons d'en recevoir un char complet. Venez les examiner, nous nous ferons un plaisir de les montrer.

N. G. VALIQUETTE,

1541, 1547, 1552, 1554 Rue Ste-Catherine, Montréal.

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2518.

HOTEL ST. JAMES

THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS
LE G.T.R.
ET PRES
DU C.P.R.

L'hôtel le plus moderne et le plus honnêtement conduit du pays. Confort parfait et à prix populaires.

LE RIFLE, ECZEMA, MAL DE BARBE et toutes les maladies de la peau, guéris en peu de jours par la POMMADE ANTISEPTIQUE DU Dr RAMEAU. Guérison garantie. Dans toutes les pharmacies. Par poste, \$1.00. Pharm. Lecours, 370, rue Craig, Montréal.

Une Poupée Grandeur Naturelle

Le linge des bébés habillera maintenant la Poupée.



se maintenir debout seule. La Poupée a des cheveux d'or, des yeux bleus, des joues roses, le corps est en peau de chamois, les bas sont rouges, les souliers sont noirs.

Gratis à quiconque vendra six de ces Poupées nous enverrons gratis, sans aucune dépenses, une de nos magnifiques peintures à la main 23 x 23. On peut aussi choisir dans plus de 30 modèles de dessins d'oreillers qui, une fois achevés, se vendent facilement \$ 1.00.

Chaque enfant aime une grande Poupée, mais, que dira-t-il d'une Poupée parissant vivante. Envoyés franco contre 50c. Aussi ménage de Poupée, ameublements de salons (6 morceaux) 35c., chambres à coucher (3 morceaux) 35c., envoyés franco par la poste. On prend des timbres de 1 et 2c. ou bons postaux.

AMERICAN ART NOVELTY CO.,

No. 2 W. 14th St.,

New-York.

I. C. C.

(Indian Catarrh Cure)

Nouveau Traitement

Interne et Externe

Contre le Catarrhe

Ne contient aucun ingrédient dangereux.

Prix : 50c. et \$1.00

LA BOITE

Demandez-le à votre pharmacien ou écrivez à

L'INDIAN CATARRH CURE Co.

146, rue St-Jacques, Montréal

S. Mortimer & Co., 24 Central Wharf, Boston sont nos agents pour les Etats Unis.

HOTEL RIENDEAU

JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable

Prix populaires.

TELEPHONES : BELL, MAIN 1603. MARCHAND, 660

Bureau de Télégraphe : Great North Western et C.P.R.

VEILLEZ SUR VOTRE SANTE MESDAMES !

La Santé est le bien le plus précieux. Bonne santé vaut mieux que richesse et maladie, dit-on. Si vous voulez jouir de l'existence le plus longtemps possible et éviter les maladies qui l'abrègent, soignez votre santé, mesdames. Dès que vous vous sentez indisposées et que votre organisme ne fonctionne plus comme vous le désirez, ayez recours sans retard aux remèdes qui remettent le système dans sa condition normale. Ces remèdes sont : le " Régulateur de la Santé de la Femme " et les " Female Plasters, " du Dr J. Larivière. Ils n'ont jamais failli ; les nombreuses cures qu'ils opèrent sont une preuve évidente et indiscutable de leur valeur et de leur efficacité.

En vente dans toutes les pharmacies aux prix respectifs de \$1.00 et de 25 cents, ou écrire au Dr J. LARIVIERE, Manville, R. I. Aussitôt que vous vous sentez malades, demandez à ce docteur une liste de questions sur les maladies des femmes et gardez pour vous le secret de votre mal.

UNE EPARGNE FACILE

Pour un sou par jour seulement que vous déposerez à la Caisse Nationale d'Economie, vous recevrez après 20 ans une pension annuelle assez élevée pour subvenir aux besoins ordinaires de la vie.

Demandez de plus amples informations à Arthur Gagnon, Sec. Trés. Monument National, Montréal.

NE DIFFEREZ PAS

La plus légère affection de la gorge et des poumons doit être soignée sans retard avec du *Baume Rhumal*.

LES PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD

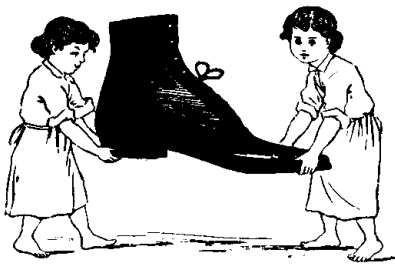
Le remède par excellence dans les cas de faiblesse, d'anémie, d'affections de la peau et en général des maladies résultant de l'appauvrissement ou de l'insuffisance du sang.

DOUX COMME LE MIEL

Les enfants aiment le *Baume Rhumal* qui guérit l'affreuse toux.

— *Le Monde Moderne* publie, dans sa livraison de novembre : Roman en supplément. — La mission de la grande Hannah, par J. Pommerol. — Romancières de l'Allemagne contemporaine, par H. No-gressan. — Le voyage d'un empereur en France, par A. Babeau. — La statue de Balzac, par G. Ferry. — Légende, par H. Potez. — Rome, par A. d'Agiout. — Le mouvement littéraire, par L. Claretie. — Causerie scientifique. — Chronique théâtrale. — La musique. — Evénements géographiques et coloniaux. — Le monde et les sports. — La mode du mois. — La caricature internationale. — Jeux et récréations. — La cuisine. — La vie pratique.

Cette livraison contient 110 gravures. En vente chez Fauchille, 1712, rue Ste-Catherine, Montréal.



Les Besoins de la Famille

EN FAIT DE

CHAUSSURES

Nouvelles, durables et élégantes, ne peuvent être nulles part mieux satisfaits que chez

RONAYNE FRERES

2027 Rue Notre-Dame

CARRÉ CHABOLLEZ, MONTREAL

Tel. Bell main 472.

Guerison Prompte

de tous les cas d'Hémorroïdes. Des milliers de cures attestent l'efficacité du grand remède Brésilien. — C'est l'une des plus grandes découvertes du siècle. — Infaillible et recommandée.

Hémorroïdes !

Après 18 mois de souffrances !

Cher Monsieur. — Je, soussignée, certifie avoir été guérie après avoir fait usage du Célèbre Onguent Anti-Asaphe du Prof. N. Coderre, des Hémorroïdes saignantes qui m'ont fait souffrir pendant (18) dix-huit mois, et je dois ma guérison à ce merveilleux Onguent.

Mme Vve L. RICARD,
508 rue Beaudry, Montréal.

Onguent Anti-Asaphe

du Prof. N. Coderre.

Dans toutes les pharmacies à 50c et \$1.00.
Expédié partout franco sur réception du prix. N'en acceptez pas d'autres.
Adressez :

Prof. N. Coderre, 191, Rue Beaudry,
Montréal.

Trop chaud pour dormir ?

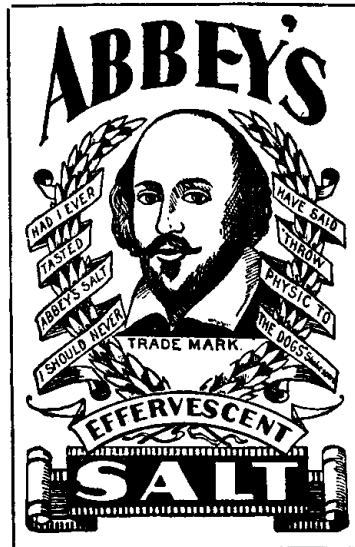
Un grand nombre de personnes s'agitent toute la nuit sur leur lit, ne pouvant dormir, et sont si assoupies et nonchalantes pendant le jour qu'il leur est impossible de travailler, à cause de la chaleur étouffante de l'été.

Cet état de chose épuise les plus fortes constitutions. Une cuillère à thé d'

Abbey's Effervescent Salt

dans un verre d'eau, prise soir et matin, conservera au sang sa fraîcheur, donnera de la vigueur au système et procurera un sommeil réparateur la nuit.

Buvez-en n'importe quand, il vous désaltérera et rafraichira votre système.



Le Canadian Pharmaceutical Journal dit :

"Nous avons essayé Abbey's Effervescent Salt et nous trouvons que c'est une excellente préparation. Un verre tous les matin de ce breuvage stimulant rend un homme vigoureux et bien disposé pour n'importe quel travail."



La Santé à Bon Marché

Toute personne — c'est connu — qui prend, le matin, un verre de cette bienfaisante

EAU MINERALE RADNOR

gagne en vigueur chaque jour. Cette eau, si agréable à boire, prise à jeun, débarrasse le système de toutes ses impuretés. Elle prévient un grand nombre de maladies et, prise régulièrement, elle purge le sang, l'enrichit et donne une vigueur peu commune à toute personne qui l'emploie, quel que soient son âge, sa constitution et son état de santé.

LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle, Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts.

En vente à la librairie Fauchille.

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements : Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79 Paris.



The Jones Umbrella "Roof"

Put on in
One minute.
No Sewing

Fits any
Frame.

\$1.00
for a new
UNION
TWILLED
SILK
Adjustable Roof

Recouvrez votre Parapluie

Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.—ceci ne prend qu'une minute.—Pas de couture. L'homme maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1 et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union," une "Couverture Ajustable," de 26 pouces (28 pcs. \$1.25; 30 pcs. \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE—Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyée sur demande. Demandez notre brochure: UMBRELLA Economy, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New-York.

Monuments Funéraires

En Marbre et Granit. :- :-

Ouvrages de Bâtisses et de
Cimetières.—Tous Genres. :- :-

J. Brunet, Côte des Neiges

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

Le dernier mot de la Science!

Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, le grand remède contre les maux dus à la faiblesse ou à l'impureté du sang.

A tous ceux qui souffrent d'épuisement, de débilité, de douleurs d'estomac, de maux de tête, de vertige, d'essoufflement, de chlorose (pâles couleurs), de boutons, d'éruptions et généralement de toutes les affections qui résident dans la faiblesse, l'appauvrissement, l'insuffisance ou l'impureté du sang, nous sommes heureux d'annoncer qu'il existe un remède unique et souverain qui les guérira infailliblement. Ce sont les **Pilules de Longue Vie** du chimiste Bonard. Ces pilules qui sont préparées avec infiniment de soins, et dont la formule a reçu la haute approbation de l'Académie de Médecine de Paris, sont destinées à vaincre, à terrasser, à anéantir toutes les maladies plus haut mentionnées. Les **Pilules de Longue Vie** sont la plus récente comme la plus complète et la plus grande découverte du siècle. Nous demandons, dans leur propre intérêt, aux personnes souffrantes ou débiles, d'en faire l'essai, elles seront émerveillées des résultats qu'elles en obtiendront.

Les **Pilules de Longue Vie** du chimiste Bonard sont vendues dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50 cts la boîte, ou envoyées franco, par la maille, sur réception du prix, par **La Compagnie Médicale Franco-Coloniale**, 202 rue St-Denis, Montréal.

Chaque boîte est accompagnée d'une feuille contenant la direction et le mode d'emploi des Pilules.

**SIDEBOARDS
EN CHENE**

Nous avons un assortiment spécial de bons Sideboards en chêne, bien finis, dans tous les dessins pour convenir à toutes les bourses et à tous les goûts. Nous pouvons vous en vendre un pour \$125, ou bien nous en avons en chêne solide, avec miroirs, tiroirs et buffets pour \$135. Il y a environ 25 prix à votre choix dans ces deux sortes de sideboards.

RENAUD, KING & PATTERSON
HAUT DE LA VILLE:
No 2442 rue Ste-Catherine
BAS DE LA VILLE:
No 652 rue Craig

Réduction Générale

...Dans les Modes!

Nous avons un choix des plus NOUVELLES MODES dans les CHAPEAUX GARNIS ou NON GARNIS. — Pour clore — nous ferons une VENTE SPECIALE —

FIN DE SAISON.

CHAPEAUX SAILORS,—

En feutre—garnis en soie — bleu royal — castor — gris perle, etc., — avec plumes, pour..... **\$1.00**

CHAPEAUX TURBANS,—

Garnis en rubans et ornés d'ailes de différents genres **\$2.50**

CHAPEAUX SAILORS,—

Garnis en rubans et plumes **\$2.25**

VOICI L'ARTICLE QUI FAIT ENVIE!

TOQUE EN VELOURS,—

Castor fond recouvert en paillette — le CHAPEAU rehaussé de Papillons en plumes — faisant saillie sur des nœuds en satin turquois et retenus par des brillants — Ce CHAPEAU est sans contredit le PLUS BEAU qui se soit IMPORTÉ — le BAS PRIX vous surprendra.

UN AUTRE CHAPEAU QUI FAIT ENVIE!

La TOQUE en VISON et VELOURS — avec oiseau de fantaisie et ornements en or et acier — que nous avons réduit — vaut bien la peine de venir le voir.

Les GARNITURES—les PASSEMENTERIES—les RUBANS — les PLUMES — Tout — dans la ligne des MODES — est REDUIT — à son plus BAS.

SOUS-VETEMENTS EN FLANELLETTE

Pour dames — tels que JUPES — CALEÇONS — CHEMISES — JAQUETTES — sont également REDUITS.

La LINGERIE BLANCHE est d'un choix exceptionnel.

Les JUPONS en Sateen noir et en couleurs, ainsi que les JUPONS en soie, sont des CONFECTIONS de hautes NOUVEAUTÉS.

EXTRA, EXTRA, EXTRA!

NOS MATINÉES EN SATEEN—

prennent la place des Matinées en soie — dont ils sont la vraie imitation — c'est ce qu'il y a de plus nouveau.

Les MATINÉES en SOIE noire et en couleurs, de \$2.50 à \$7.00

JUPES DE ROBES EN SERGE, très bonne coupe et qualité depuis..... \$1.25 à \$4.00

JUPES DE ROBES EN CREPON, d'un chic tout particulier, depuis..... \$4.00 à \$8.00

ETOFFES A ROBES—

Surtout dans les noirs, — dont nous faisons une spécialité — prouvera être des bargains exceptionnels.

ETOFFES A MANTEAUX—

noir et en couleurs—en BEAVER—en SERGE—en CHEVIOT — sont dans des valeurs exceptionnelles.

Les BROCHÉS en SOIE, pour Collettertes en noir—bleu et noir —rouge et noir—vert et noir—valant de \$6.00 à \$8.00 seront

Sacrifiés de \$3.50 à \$4.00.

MILLE AUTRES LIGNES

également Marchandises Nouvelles de la Saison — seront impitoyablement sacrifiées durant cette vente

Fin de Saison.

Archambault Frères

Coin Ste-Catherine et Amherst, Montréal.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année, zette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 3 fr., six mois 4 fr., 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

CHOSSES ET AUTRES

—Les montagnes de 10,000 pieds de hauteur sont communes au Transvaal.

—Une ferme boer se compose de 6,000 à 9,000 arpents.

—Le catalogue de l'exposition de Paris, en 1900, comprendra dix huit volumes.

—Le Transvaal exporte annuellement 50,000,000 livres de laine et 2,000,000 de piastres de plumes d'autruche.

—Les familles des boers sont, en général, composées de douze enfants ou davantage.

—La population de la province d'Ontario est d'environ 2,200,000 et celle de la province de Québec près de deux millions.

—La mode est aux garnitures, beaucoup de garnitures : des passementeries, des broderies épaisses et de la grosse guipure.

—L'Institut des Frères Maristes, qui est maintenant répandu par tout le monde a deux maisons dans l'Afrique du Sud, dont l'une à Johannesburg, dans le Transvaal, et l'autre à Pietermaritzburg, dans le Natal.

—Une couleur, pas du tout claire, qui doit avoir un grand succès cet hiver, est le noir, mais le noir mélangé de couleur. Un costume de drap noir aura des parements de drap rouges ou verts, ou blancs, mais, turquoises, atténués par des croisillons de satin ou de velours noir.

—Une femme vraiment élégante veille toujours à ce qu'il n'y ait pas plus d'une ou deux couleurs dans la même toilette ; elle a horreur des tons criards et du style rococo. Elle assortit les couleurs aux tons de son corsage et à la nuance de ses cheveux. Le blanc et le rose conviennent à la généralité des femmes, le rouge et le jaune font valoir les brunes ; les blondes ressortent mieux dans le bleu, le filas, le vert clair tout ce qui est tendre.

—La plus grande responsabilité de l'homme ici-bas est la femme—et elle ne lui laisse pas de loisir.

Sommaire du *Tour du Monde*, du 28 octobre 1899 : Chez les magiciens et les sorciers de la Corréze, par M. G. Vuillier ; A travers le monde : De Marseille en Asie Centrale ; Le chemin de fer transcaspien ; Askabad ; Merv ; Bokhara, par F. de l'Harpe ; A travers la nature : L'éléphant d'Afrique ; Sa disparition prochaine ; Aux pays inconnus : Les explorations en Nouvelle-Guinée ; Civilisations et religions : La fortune de Li-Hung-Chang ; Prévoyance et concussion ; L'armée autour du monde : Les officiers anglais jugés par un officier allemand ; Russie : Le 39e régiment d'infanterie russe au 39e régiment d'infanterie française.

Abonnement : Un an, 26 fr. Six mois, 14 fr. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons ; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT
PILULES AN. ONO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCART.

91,200
Ont été
fournies par
BOVRIL, Limited
POUR LES
Troupes du Transvaal

Où l'on
Achète les **Fourrures**
Les plus Belles!
Les plus Nouvelles!



L'endroit est bien connu de tous les experts, de tous ceux qui savent acheter. C'est à notre maison... sans rivale au monde entier par son ancienneté, par sa réputation, par son immense stock, par son vaste choix de fourrures rares et populaires, par ses artistes si renommés, par la confiance illimitée qu'on lui accorde et

Surtout par ses Bas Prix Incomparables!!

Notre maison vend **25%** des prix à moins de... du gros.

Seal et Mouton de Perse
Une spécialité sans rivale!

Chas. Desjardins & Cie,
1533 à 1539 Rue Ste-Catherine,
Montréal.



A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée—donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX: 25c.

IL FAUT DORMOL!!!

Le Coin des "Bargains"

3 Caisses de CORPS TOUT LAINE par côte — valant au moins 50c., pour.....	29c
CORPS ET CALEÇONS — en bonne laine écossaise—importation directe, que nous vendrons à.....	48c
CORPS ET CALEÇONS — de qualité supérieure de.....	50c, 69c, 85c
BONS CORPS ET CALEÇONS — doublés en peluche (fleece lined) à.....	49c
BAS TOUT LAINE -- chaud et confortable, toutes les grandeurs à.....	15c

Réduction de Moitié Prix sur les Etoffes à Robes.

Desjardins et Viens,
Coin nord-est des rues St-Laurent et Ste-Catherine, Montréal.

ETES-VOUS SOURD?
La surdité à quelque degré que ce soit et maintenant guérie ; les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas ; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic,
596, AVENUE LASALLE, CHICAGO, ILL.

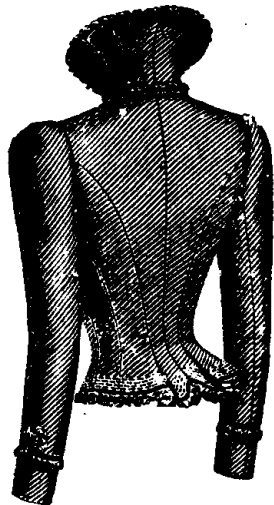
DR BERNIER
DENTISTE
60, rue Saint-Denis,
MONTREAL

Au - Magasin - Blanc

UNE SEMAINE



Que toute la " Grande Partie Est " de Montréal Parlera. Une fameuse vente à réduction ! Elle fera fureur ! Pensez-y bien !



Notre renommée est faite, tout ce que nous voulons maintenant c'est de conserver la confiance du public, de même nous offrons pour cette semaine des lignes qui ne peuvent être achetées ailleurs à moins de payer le double du prix que nous pouvons vous les vendre.



MANTEAUX

La plus belle collection de Manteaux est au MAGASIN BLANC.

Un joli lot en Freize Ecosais véritable, \$2 75
prix \$3.85. Réduit à.....

Une valeur extra en Beaver Noir très fin, toujours vendu \$6.50, pour cette semaine..... \$4.89

Nous sacrifierons aussi la ligne marquée \$8.95 en Beaver Drab, pâle, qualité extra pour..... \$6.75

MODES

Un lot considérable de " Walking Hat " et " Sailors," valant \$1.00 à \$1.25, tant qu'il y en aura au " Magasin Blanc " pour..... 37½c

PARFUMS

Parfums français depuis..... 9c à 49c

Porte-monnaie Noirs ou Couleurs, cuir très fin 9c à 25c valeur extra

SACS de VOYAGE

Un véritable " bargains " valant 75c pour..... 29c

CREPONS

Crépons Noirs valant 90 cents, Réduit à..... 48c

Crépons Noirs, Extra, valant \$1.25. Réduit à..... 69c

SOIES

Soies Brochées, dans les couleurs les plus nouvelles, valeur de 75c., pour..... 49c

1 Lot Extra, valant 60 cents Pour..... 27c

CHAUSSETTES

En Laine, valant 15 cents. Réduites à..... 9½c

En Laine Extra, valant 25 cents. Réduites à..... 15c

JUPES DE ROBES

En Drap Noir, Gris, Brun, \$2.25 Pour..... \$1.50

En Broché Noir, \$2.50 Pour..... \$1.75

COLLERETTES

En Cheviotte ou Beaver Noirs ou Couleurs, garnies en Tibet ou de nouvelles garnitures en plume, garniture en plume, très confortables, valeur \$11.50. Réduites à \$8.50

CORPS ET CALEÇONS

Corps et Caleçons, un vrai " Job," valant 40c. Réduits à..... 25c

Corps et Caleçons, qualité supérieure, valant 50c. Réduits à..... 39c

Corps et Caleçons, Extra, prix connu, à 75c. Réduits à..... 49c

SPECIAL

2 Caisses de Couvertes, valant \$3.25. Tant qu'il y en aura, prix populaire \$2.35

GANTS

850 paires, Noirs ou Couleurs, ce sont les échantillons d'une maison de gros. 10c à 25c
Un choix considérable de...

Profitez-en c'est pour rien !

MITAINES—150 douzaines pour enfants et Dames, prix écrasants.

5c, 7½, 10c, 12½c, 15c la pr.



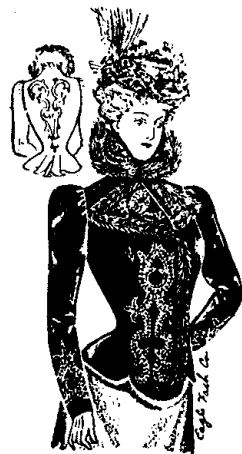
Rendez-vous toujours au " Grand Magasin Populaire " de l'Est avant d'aller ailleurs.

J. N. Brossard & Cie.

1453 rue Ste-Catherine, Coin Montcalm.

N. B.—Les ordres par la malle sont exécutés avec la plus grande diligence possible.

Téléphone Bell "Est" 757.



HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franco de port
Seuls dépositaires : **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez : B. Poste Boîte 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Saint Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Daclier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

VOTRE CHOIX A BAS PRIX !

- Pôles à Rideaux, tous les genres.
- Séchoirs à Rideaux.
- Ustensiles de Cuisine, tous genres,
- Peintures préparées,
- Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.
- Escabeaux grands et petits.
- Machines à Laver et Tordeurs.
- Trappes à Rats.

L. J. A. SURVEYER
6 rue St-Laurent.

35 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux !

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits.

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice : **Mme Juliette Adam**

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	Un an	6 mois	3 mois
		50f	28f	14f
		Départements	56f	29f
	Etranger	62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

LAPRES & LAVERGNE
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.
BUREAU TEL. MARCHANDS 843
RESIDENCE TEL. BELL EST 1745
BELL EST 1283

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris France.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**. Les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance :
L. A. BERNARD

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



U. PERREULT
RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Réglage, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés.

30008

80-11-07

LA MEILLEURE Machine à Laver

La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

Et la moins coûteuse.

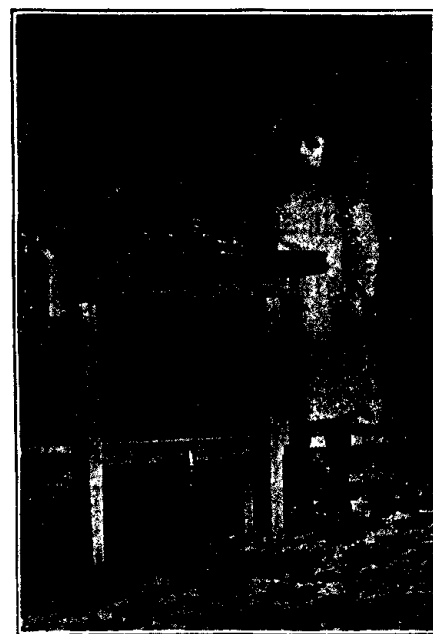
Un enfant la manie sans fatigue. Elle ne déchire pas le linge. C'est la machine préférée, et des milliers de ces machines font la joie de nos familles. Il n'est pas nécessaire de faire bouillir ni se servir de lavouse.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.
S' Vendues AU COMPTANT ou bien PAYABLES A LA SEMAINE.

Tordeuses neuves, posage de rouleaux et réparations de tordeuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire,
1171 Rue Ontario, Montréal.

succursale : 101 rue du Pont, Québec.



Dr Jos. Versailles

L. D. S.

Dentiste

2, rue St-Denis, Place Viger

Tel. Bell Main 2184.

SUCCURSALE

395, rue Rachel, coin St-Denis

Tel. Bell East 848.

La succursale est ouverte : Le matin, de 7 à 9—Le midi, de 12 à 2—Le soir de 6 à 9.



Avant l'emploi.

Après l'emploi.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSESIS

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors oignons, incrustation des ongles soignée par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

487 et 448 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

86,334

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La...

Champagne

Préférés des connaisseurs—Fait du plus pur Havane—Supérieur à tous les autres cigares à 10c.



No 9

(Tous droits réservés.)

LE CHEVALIER HENRY de TONTY

OU MAIN-DE-FER

ROMAN HISTORIQUE CANADIEN

Chronique de la découverte des bouches du Mississipi, en 1682.

PAR

REGIS ROY

(Suite)

« Il semblait bien déterminé à attendre mon retour sur la terre ferme. Dans sa cervelle de sanglier ceci ne formait qu'une question de temps.

« Je devais donc aviser à quelque moyen de me débarrasser de cet obstacle vivant, dans mon chemin, mais lequel ?... En me penchant pour examiner le terrain autour de moi, ma coiffure, — un bonnet de peau de castor — tomba à terre. Le sanglier se précipita, le déchira à pleines dents et le piétina. En suivant du regard la méchanceté très manifeste de la bête hirsute, je reconnus avec bonheur, dans l'herbe au-dessous de moi, mon briquet. Mais comment le ravoir ? Descendre le quérir moi-même, c'était consentir à une lutte, un combat risqué, avec le sanglier, je préférais un autre moyen !

« J'enlevai ma chemise, et la découpant en longues lanières, j'en tressai une corde, qui déroulée, touchait au sol. Je fis un nœud coulant à l'un des bouts pour pêcher mon briquet.

« Afin d'attirer l'attention de mon assiégeant ailleurs que sur mon filet, je lui jetai ma tunique. Il se disposa, irrité, à lui infliger le même sort qu'à mon couvre-chef. Et moi, durant ce temps-là, je pêchais au briquet. Après trois ou quatre essais infructueux, je parvins à l'attraper ; je tirai sur la corde, sans précipitation, sans secousse, et j'eus la joie d'enlever mon briquet.

« Alors, en moins de temps que cela ne prend de le dire, j'avais fabriqué une mèche d'un morceau de toile et je l'allumai, et, mettant en joue, je blessais mortellement du premier coup mon ennemi, que j'achevai à coup de pierre et de bâton aussitôt descendu de l'arbre.

« Je fis du feu, immédiatement, et je mangeai une tranche grillée du féroce animal. J'en accommodai plusieurs morceaux que j'emportai avec moi, en reprenant ma marche errante.

« J'errai à l'aventure les deux jours suivants.

« Le sixième jour de mon absence dans les bois, je découvris des pistes fraîches de sauvages. Sans réfléchir où cela me conduirait ou si cela m'éloignerait davantage de vous, je résolus de les suivre. Je n'avais plus qu'un petit morceau de viande, et j'aimais autant risquer ma vie entre les mains de ces inconnus que de périr d'inanition dans les bois.

« Je marchai tout le jour ; le soir, j'arrivai à un endroit sur le bord d'une grande rivière — je crois que c'est celle où nous naviguons présentement — où l'on avait arrêté depuis peu. Je trouvai auprès du foyer éteint, une cabane faite de branchages. J'y entrai, elle était déserte. Alors, je m'y installai et j'y passai une nuit sur une couche de rameaux et de mousse, où un profond sommeil réparateur raffermi mes forces ébranlées.

« Je repartis avec plus de courage et marchai bravement tout le jour, n'ayant pour me sustenter en ces vingt-quatre heures que quelques racines de plantes, cueillies le long de ma route. Au déclin de l'astre lumineux, j'arrivai encore à une hutte comme celle de la

veille. Je m'y installai encore pour la nuit. J'examinai la place, et tout me porta à croire que je serais avec mes devanciers, le lendemain.

« Plein de confiance je cherchai du repos, et je dormis d'un trait jusqu'au matin.

« Mon déjeuner fut frugal : un peu d'eau et un cran de plus à ma ceinture, et... en route !

« Vous comprenez qu'épuisé comme je l'étais, j'eus à me reposer souvent.

« Vers le midi, je remarquai que les traces devant moi devenaient plus fraîches. J'employai donc une plus grande précaution à mesure que j'avancais, mais je ne rencontrai rien de suspect.

« Le soir, je débouchai en vue d'un campement qui semblait occupé, mais après une observation sommaire, ne voyant personne s'y mouvoir, je me dis que peut-être on avait évacué l'endroit pour reprendre une autre étape, et que la Providence me favorisait comme les deux jours précédents.

« Je me glissai d'arbre en arbre, et j'arrivai au campement. La cendre du foyer était encore toute chaude. J'entrai dans la plus petite des cabanes — il y en avait deux — et je constatai à mon extrême surprise, qu'elle ne devait être que temporairement abandonnée. Il y avait dans un coin sur un lit de feuillage, des peaux moelleuses étendues ; un fusil était appuyé contre la paroi opposée et quelques habits étaient jetés pêle-mêle dans le coin le plus obscur de la hutte. Tout indiquait que les maîtres allaient revenir d'un moment à l'autre.

« Comme cette idée me traversait l'esprit, j'entendis des voix humaines. Elles se rapprochent.

« Fuir ? Un coup d'œil risqué au dehors me montre qu'il est trop tard car je serais découvert. Me cacher ? Pourquoi ? Ai-je affaire à des ennemis ? Je ne sais, mais un mouvement instinctif me pousse à m'ensevelir sous les vêtements entassés en la partie obscure de la cabane.

« Les voix deviennent distinctes. On entre où je suis, en causant. Au langage, je reconnais deux Français. J'allais me lever et réclamer secours, lorsque quelques mots me retinrent dans ma cachette.

« L'on parlait de vous, messieurs, en termes malveillants.

— De nous ? s'exclamèrent ensemble de la Salle et Tonty.

— Oui !

— Et que disait-on ?

— Lorsqu'ils franchissaient le seuil de la hutte, ils disaient :

« — Ainsi, tu les as bien vus ?

« — Oui !

« — Ils étaient là tous les deux ?

« — Tonty rentrait d'une partie de chasse, je crois. Ses habits et ceux de ses compagnons portaient les traces d'un voyage dans la savane.

« — Combien sont-ils ?

« — Aussi nombreux, sinon plus que nous.

« — Penses-tu aller les attaquer cette nuit ?

« — Ils se gardent trop bien.

« — Que proposerais-tu en ce cas ?

« — Attendre ! Epier leurs faits, et, lorsque quelques-uns se détacheront du groupe principal, nous en emparer. De la sorte nous les affaibliront, et un coup de main aura plus de chance de réussite.

« — Et quand nous tiendrons captifs les deux chefs français ?

« — Nous deviendrons sauvages, et, comme les sauvages, nous les torturerons !

« — Chevalier, reprit l'une des voix, après un silence qui me pesait beaucoup, « vous ne m'avez pas encore conté l'histoire attachée au tableau de votre madone, quoique vous me l'avez promis et que je vous aie rafraîchi la mémoire !... Et, d'ailleurs, vous êtes en dette avec moi. Ne vous ai-je pas entretenu maintes fois des motifs de ma haine envers de la Salle, qui, à Cataracouy, me déshonorait en m'accolant une sentence inique pour un forfait dont je suis innocent ?

— Comment ! c'est Jolicœur ! s'écria de la Salle, Jolicœur que vous aviez assommé à Paris, chevalier, d'un coup de votre main de fer, vous en souvient-il ?

— Certes ! nous l'avions laissé sur le pavé comme mort.

— Et il vit !... Ah ! le coquin ! reprit de la Salle.

— Mon histoire est très-brièvement narrée, dit celui que Jolicœur appelait chevalier. Mon inimitié, à moi, remonte à la guerre de Messine, à la période de captivité du capitaine de Tonty !...

— Hein ! fit Tonty, surpris à son tour. En quoi ai-je pu mériter la défaveur de cet olibrius ?

Prudhomme continua :

« Mon père était le gouverneur de Métasse où le chevalier de Tonty fut détenu six mois. Il avait été pris à l'attaque de la porte Libisso, de Messine. Moi, dans cette même affaire, j'eus un sort analogue ; je tombai aux mains des Français. Mon père était tuteur d'une jeune parente, qu'à cause de la guerre il gardait près de lui, dans la forteresse de Métasse. Nous étions compagnons d'enfance, amis d'adolescence, et... fiancés un peu plus tard !... Eh bien ! ce Tonty de malheur m'a ravi l'affection de mon amie... Comment cela s'est-il effectué ?... Je l'ignore, mais à mon retour au foyer paternel, à la cessation des hostilités, je trouvai ma bien-aimée changée dans ses sentiments à mon égard. Je ne pouvais comprendre d'abord son attitude contrainte avec moi. J'employai la ruse pour l'apprendre. Je lui insinuai subtilement que mon cœur avait changé sa foi. Je la vis accueillir mes propos d'un air content, et je l'amenai graduellement à des confidences, où elle me révéla l'état de son cœur croyant le mien affecté pareillement.

« Je dissimulai ma rage à la découverte de ces faits, mais je me jurai dès lors de retrouver ce Tonty qui me ravissait l'amour de celle que j'aimais, et de lui faire expier chèrement les souffrances qu'il m'avait causées.

— Hélas ! murmura Tonty, je voyais souvent la douce enfant, mais sans jamais penser à m'en faire aimer. Tout militait contre moi : j'étais ennemi et prisonnier ; je n'étais pas Italien, étant né et ayant été élevé en France ; je n'avais que mon grade et ma solde ; j'étais pauvre. Ces considérations m'empêchèrent de lui conter fleurette. Elle était spirituelle, gaie, et cela relevait la monotonie de ma captivité que de la voir et de l'entendre !... Mais je ne croyais pas inspirer un sentiment si tendre. Cela m'est bien doux de l'apprendre passée la douzième heure... Et cet amant malheureux, ce fiancé aux rêves évanouis, il a tort de m'en vouloir. Je ne lui veux pas de mal, il souffre assez, mais qu'il me laisse en repos, ou il verra si j'ai la main pesante !...

Et sur le grand fleuve, les canots voguaient toujours, rapidement menés par les vigoureux nageurs.

CHAPITRE XIII

AUX BOUCHES DU MISSISSIPI

Par un temps de brume, on arriva à Kappa. L'on y battait du tambour. Ce signe, généralement précurseur de proclamation et de rassemblement, de nature pacifique ou belliqueuse, détermina nos gens à débarquer sur la rive opposée où, en moins de trente

minutes, ils firent un fort. Les habitants de Kappa avaient su que des Français devaient descendre le Mississippi jusqu'à leur village, et ils ne tardèrent pas d'être informés de la proximité des étrangers. Leurs éclaireurs, montés en canots, vinrent à la découverte.

De la Salle les fit aborder et envoya deux des siens, comme otages, à Kappa. Là-dessus, le chef à la peau bronzée traversa le fleuve pour fumer le calumet, et ensuite amena de la Salle chez lui.

Cette nation régala la petite troupe pendant cinq jours, de ce qu'elle avait de meilleur. Le dernier jour, ayant fait la danse du calumet à de la Salle, ils l'envoyèrent à Tongengan, autre village du même pays, à huit lieues de là. Une réception cordiale les y attendait, et ce fut chose pareille à Toriman, six milles plus loin.

Ces villages, ainsi qu'un quatrième appelé Osotouoy, sont désignés communément : les *Arkansas*.

De la Salle y fit arborer les armes du roi (*).

Ces aborigènes ont des cabanes d'écorce de cèdre. Ils adorent toutes sortes d'animaux.

Les Français trouvèrent le pays fort beau ; une grande variété de fruits y viennent en abondance. Le bœuf musqué, le cerf, l'ours, le chevreuil et les poules d'Inde y sont en quantité. Les sauvages y ont même des poules domestiques.

L'hiver est plus agréable qu'au nord, car il tombe bien peu de neige, et une pellicule cristalline dans cette morte saison couvre l'onde.

De la Salle obtint des *Arkansas* des guides pour le conduire chez leurs alliés, les *Taensas*. Tonty fut délégué pour avertir le premier dignitaire que des visage pâles le venaient voir.

Le fort palissadé des *Taensas* est placé sur le bord d'un petit lac, à dix arpents dans les terres. Les cabanes sont faites de bousillage et couvertes de nattes de cannes. Celle du chef suprême, d'après les calculs de Tonty, mesurait quarante pieds carrés ; la muraille environ dix pieds de haut et épaisse d'un pied. Le toit, en rotonde, avait une élévation de quinze pieds du sol.

Tonty, en y entrant, demeura surpris de voir le chef assis sur un lit de camp, avec trois de ses femmes à ses côtés, environné de plus de soixante vieillards, revêtus de grandes couvertures blanches, fabriquées d'écorce de mûrier par les doigts habiles des femmes. Ces dernières ont un vêtement semblable et, chaque fois que le chef leur parle, avant de lui répondre toutes font plus sieurs hurlements en criant une couple de fois : Oh ! oh ! oh ! ... pour marquer le respect qu'elles lui portent.

Ce personnage était aussi considéré parmi les *Taensas* que Louis XIV au sein de ses adulateurs. Personne ne buvait dans sa tasse ni ne mangeait des mets préparés pour lui. Il était défendu de passer devant lui, et l'on nettoyait la place sur son passage.

Lorsque le chef suprême s'en allait *ad patres*, on sacrifiait sa première femme, son premier maître d'hôtel et cent hommes de la tribu pour l'accompagner dans les champs élysées de ces peuplades.

Les *Taensas* adoraient le soleil.

Tonty visita leur temple, construction du genre de la case du chef, et lui faisant vis-à-vis. Il y avait dessus trois aigles empailés, plantés la tête vers l'Orient. Une haute muraille entourait le temple. Sur cette ceinture murale flottaient au bout de piques, au caprice de la brise, les têtes de leurs ennemis sacrifiés au soleil.

À la porte du temple, Tonty remarqua un gros bilot sur lequel il y avait un vignot, entouré d'une tresse de cheveux grosse comme le bras et longue d'environ vingt toises (*sic*).

À l'intérieur de l'édifice, les murs sont nus. Au centre, un autel, et au pied de cet autel, trois bûches sont disposées bout à bout, où le feu est entretenu jour et nuit, par une couple de vieux jongleurs qui sont les pontifes du culte.

Ces vieillards montrèrent à Tonty, au milieu de la muraille, un petit cabinet fait de nattes de cannes. Il voulut examiner l'intérieur de cette boîte, mais les sorciers l'en empêchèrent, en disant que c'était la

(*) Le procès-verbal de la prise du pays des *Arkansas* est du 14 mars.

retraite de leur dieu. Tonty soupçonna avec raison, comme il l'apprit plus tard, que ce placard renfermait toute leurs richesses, telles que perles fines qu'ils pêchent aux environs, et marchandises européennes.

Au déclin de la lune, toutes les cabanes sacrifient un plat plein de mets de ce qu'ils ont de meilleur, qu'ils posent à la porte du temple, et les vieillards ont soin d'enlever ces choses pour en faire faire bonne chère à leurs familles.

Tous les printemps, ces sauvages font ce qu'ils appellent un *désert*, connu sous le nom de *Champ de l'Esprit*, où tous les hommes piochent au son du tambour, et, l'automne, le blé d'Inde de ce champ se recueille avec cérémonie, et est gardé dans des mannes jusqu'à la lune de juin de l'année suivante, quand le village s'assemble et convie même leurs voisins à une fête, pour manger ce blé. Ils ne partent pas du champ qu'ils n'en soient venus à bout, faisant pendant ce temps de grandes réjouissances.

Le chevalier retourna au palais du *Taensas*. Le chef, ou le roi si l'on veut, le visage riant, exprima au lieutenant de M. de la Salle, la joie qu'il éprouvait de la venue des Français.

Comme il parlait, Tonty s'aperçut qu'une des femmes du chef avait un collier de perles au col. Il lui offrit en échange dix brasses de rasade bleue pour l'avoir. Elle trouvait son ornement plus joli et préférait le conserver, mais le chef lui ayant dit de le donner, elle céda.

Tonty revint auprès de de la Salle, et fit rapport de sa mission, ajoutant que le chef viendrait le lendemain lui rendre visite. Ce barbare ne se serait pas déplacé s'il avait eu affaire à des sauvages, mais l'espérance d'avoir des présents l'amena devant de la Salle. Ce dernier le reçut bien et en retour des quelques cadeaux qu'il fit il eut des vivres, et quelques-unes de leurs robes blanches. L'on se sépara, contents de part et d'autre.

Trois jours après, les Français aperçurent une pirogue en avant d'eux. Sur l'ordre de son supérieur, Tonty lui donna la chasse. Il gagna dessus et l'eut bientôt rejointe. Comme il allait l'aborder, plus de cent sauvages parurent sur le rivage, l'arc bandé pour défendre leurs gens.

De la Salle cria à Tonty de revenir, et les Français campèrent sur l'autre rive, vis-à-vis. De la Salle ayant témoigné le souhait de les aborder en paix, Tonty s'offrit pour leur porter le calumet. Il s'embarque et traverse. Les sauvages joignent les mains pour marquer leur désir d'être amis, Tonty qui n'avait qu'une main dit à ses gens de les imiter. Prenant à son bord les plus éminents, il les conduisit à de la Salle, lequel gagna immédiatement leur sympathie par des présents habilement distribués. Alors, le commandant de l'expédition avec une partie de son monde s'en fut au village des sauvages, à trois lieues dans les terres. Le chef de ce village était le frère du grand-chef des *Natchez*. Il guida les Français au pays de son frère, à six lieues de là, où ils furent bien reçus.

Les *Natchez* comptent plus de trois mille combattants. Les hommes travaillent à la terre, et font la chasse et la pêche aussi bien que les *Taensas*, dont ils ont les mêmes mœurs.

Des sauvages et des deux individus signalés par l'armurier Prud'homme, pas le moindre indice. Les avait-on distancés et laissés en arrière ? Mais durant les haltes du trajet, ils avaient pu regagner le terrain perdu dans la course plus rapide de de la Salle ! Existaient-ils, réellement ?... La narration de Prud'homme n'était-elle pas due à une hallucination, au délire du pauvre homme, causé par les souffrances de la faim, de la soif, et de la fatigue, les dix jours qu'il fut égaré dans le bois ? Non, car certains points du récit de l'armurier concordaient avec des faits antérieurs que n'avaient pu s'expliquer de la Salle et de Tonty.

Le silence de ces gens-là n'aurait rien de bon, et porta de la Salle à une plus rigide vigilance. C'était à ce temps qu'il était le plus en danger, et son extrême prudence, seule, le sauva, car Jolicœur et son compère n'avaient pas perdu de vue leur vengeance et se préparaient enfin à un coup de main, les Français ayant l'air de se départir de leur réserve, mais ce ne

fut qu'un instant, et ils se gardèrent mieux qu'auparavant.

Le Samedi Saint, les voyageurs atteignaient l'embouchure d'une grande rivière qui coule de l'Ouest. Ils passèrent outre, et peu après trouvèrent un grand canal allant vers la mer, du côté de la droite. A trente lieues de là, ils virent des sauvages occupés à la pêche.

De la Salle envoya à la découverte. Ces pêcheurs étaient des *Quinipisas*, qui tirèrent des flèches sur les éclaireurs. Ceux-ci se retirèrent conformément à leur mot d'ordre. D'autres envoyés ne furent pas mieux reçus. De la Salle ne voulait combattre aucune nation et continua sa route. En passant devant le village des *Quinipisas*, des huées le saluèrent, parmi lesquelles les Français crurent démêler : " Mort à de la Salle ! Mort à Tonty ! "

Ces voix, à n'en pas douter, devaient appartenir aux bandits dont Prud'homme avait entendu les sinistres projets.

A courte distance des *Quinipisas* est le village des *Tangibao*. De la Salle ne s'y arrêta qu'une heure. La désolation régnait en ce lieu : il n'y avait que quelques jours que ce village avait connu les horreurs d'un massacre. Les cabanes étaient brûlées et les corps entassés pêle-mêle.

Les mots que Tonty avait lu sur la barque au fort Crèvecoeur le choquèrent une seconde fois. Sur un pan à demi consumé d'une hutte, il revit, tracés au charbon : " Nous sommes tous sauvages ! " Jolicœur ou Luigi de ... avait donc travaillé à la défection parmi les engagés de M. de la Salle, au fort Crèvecoeur !

Tonty fit part de cette découverte à M. de la Salle. Il n'y avait rien à faire là, et l'on se rembarqua.

Le 7 avril, les Français, alors entre les deux longues presqu'îles formées par le fleuve et les baies de l'Ouest et Ronde voyaient s'étendre à perte de vue les flots bleus de la mer. Arrivé au delà du Mississippi, de la Salle explora le chenal du milieu, Tonty celui de droite, et le sieur de Boisrondet celui de gauche, et les trois partis débouchèrent sur les eaux du Golfe du Mexique.

Le lendemain eut lieu la prise solennelle du pays au nom du roi de France. De la Salle érigea une colonne portant le lis royal. Le religieux entonna le *Te Deum* et l'*Exaudiat*, auquel prirent part les rudes voix des hommes de de la Salle et de Tonty.

Une salve de mousqueterie couronna cette affaire, que Jacques La Métairie consigna dans un procès-verbal. Cet acte ajoutait une vaste région au domaine Français. (1)

Les vivres de la petite troupe ayant beaucoup diminué, il fallait forcément songer au retour.

Avant de partir, les Français plantèrent au lieu de leur halte une grande croix, scellant ainsi par un acte religieux, l'importante découverte qu'ils avaient faite.

CHAPITRE XIV

RETROSUM !

Lorsque les explorateurs reprirent la route pour rentrer en la Nouvelle France, ils n'avaient plus pour nourriture que quelques sacs de maïs.

Ils eurent bientôt franchi la distance qui les séparait du village des *Quinipisas*, où une grêle de traits les accueillirent à leur descente du fleuve. Ils y arrivèrent au déclin du jour, et de la Salle envoya son fidèle et dévoué lieutenant en éclaireur. Tonty rapporta avoir vu quelques femmes seulement : les hommes, évidemment étaient absents en maraude ou en rapine.

Au point du jour, Tonty bien appuyé, fit irruption dans *Quinipisas* et enleva quatre sauvagesses. Les autres s'enfuirent dans les bois.

(1) En 1803, Napoléon Ier vendit la Louisiane (qui n'était qu'une faible partie des terres prises par de la Salle au nom de Louis XIV), pour la somme de \$15,000,000. L'acte de prise de possession n'avait duré que cinq minutes.

(La fin au prochain numéro)

L'OISEAU DU DÉSERT

(Suite)

— C'est à n'y rien comprendre ! dit Martigny ; si nous étions encore au temps des superstitions, l'on pourrait s'imaginer que les âmes des pauvres filles assassinées réclament la sépulture ou demandent vengeance contre leurs meurtriers.

— Et qui vous dit qu'il n'en est pas ainsi ? répliqua Brissot que la fatigue et le désespoir rendaient plus crédule qu'à l'ordinaire.

— Non, non, répliqua Richard Denison avec assurance, ce sont bien les jeunes ladies que nous cherchons... Je pense, comme M. de Martigny, qu'elles existent et qu'elles sont près d'ici... Mais, ajouta-t-il en se retournant, que font là-bas ces noirs ? on dirait qu'ils ont découvert quelque chose... Eux seuls décidément peuvent nous tirer de nos mortelles incertitudes."

Et tous revinrent sur leurs pas pour rejoindre Tête-de-Crin et Nez-Percé.

Les deux noirs, en effet, ne s'étaient pas avancés au hasard comme les Européens, et ils avaient cherché à relever la piste au milieu de grandes difficultés. Ils venaient de s'arrêter devant un de ces immenses gommiers dix fois séculaires que l'on rencontre souvent dans les forêts vierges de l'Australie. Au pied de l'arbre se trouvait un fouillis presque inextricable de buissons, de fougères arborescentes, d'arbustes odoriférants, reliés entre eux par des lianes et d'autres plantes, grimpantes ou parasites. Là, sans doute, ils avaient rencontré des marques certaines du passage des jeunes filles ; mais ils demeuraient immobiles et semblaient préoccupés d'une circonstance nouvelle.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc ? demanda Martigny en arrivant tout essoufflé, qu'avez-vous donc trouvé ?

Les deux noirs ne comprenaient pas sa question ; cependant ils montrèrent les broussailles voisines et dirent avec vivacité :

— Cowrys !

A leur tour, Martigny et ses compagnons n'entendaient rien à cette réponse et ils cherchèrent des yeux ce qui pouvait retenir les guides dans un pareil moment.

A l'ombre du grand gommier, sous les branches pendantes des arbustes qui croissaient en cet endroit, on voyait un magnifique berceau de chlamydères, différent de ceux que Clara et Rachel avaient visités la veille. Comme à l'ordinaire, les plus brillants et les plus riches ornements étaient prodigués dans sa structure ou formaient des amas à l'entrée et à la sortie de la tonnelle. Ce n'étaient que plumes aux reflets changeants, coquillages émaillés, pierres aux facettes d'or, fragments de cristal. Or, le gracieux petit édifice était menacé d'une destruction complète et prochaine. Le feu, qui semblait avoir été mis à dessein dans un tas de mousse sèche à quelque distance, venait de gagner ses frères matériaux de bûchettes et de branchages ; le toit flambait, la flamme dévorait les ornements légers, le berceau tout entier ne devait plus être qu'un peu de cendre quelques instants plus tard.

Un chlamydère était resté seul, volontairement ou par surprise, dans ce palais de sa famille et de sa race. Malgré les progrès rapides de l'incendie, il ne pouvait se décider à quitter les délicieux portiques où il avait passé sans doute bien des moments de paix et de bonheur. Il voltigeait alentour en poussant des cris plaintifs, quoique son plumage satiné eût déjà ressenti les atteintes du feu. Après avoir plané au-dessus du berceau, il y rentrait précipitamment pour en ressortir bientôt, chassé par les flammes et la fumée.

C'était ce manège du pauvre oiseau qui absorbait

l'attention des deux sauvages. Mais ils ne songeaient pas, comme on peut le croire, à admirer le dévouement poétique du beau chlamydère ; ils pensaient seulement que s'il venait à mourir dans l'incendie de son palais, ils auraient la bonne chance de le manger tout rôti pour leur déjeuner.

— C'est avec raison, dit Martigny, qu'on accuse les sauvages de n'être que de grands enfants... Voyez à quoi s'amuse ceux-ci quand leur expérience nous est si nécessaire !

Il poussa Tête-de-Crin et Nez-Percé assez rudement pour les décider à reprendre leur tâche, mais il ne put y parvenir. Les Australiens continuaient d'épier le chlamydère dont les évolutions devenaient plus précipitées, plus convulsives, les cris plus faibles et plus déchirants.

Enfin, le malheureux oiseau voulut prendre son vol encore une fois, mais ses ailes étaient brûlées et il retomba au milieu des flammes. Le père et le fils, qui attendaient ce moment avec impatience, se jetèrent aussitôt sur lui. Ce fut le père qui réussit à s'en emparer ; non pas que Nez-Percé eût cru devoir lui céder la proie choisie, l'amour filial n'a pas de ces renoncements parmi les Australiens, seulement Tête-de-Crin avait été le plus leste ou le plus habile. Moins d'une minute après, le noble oiseau, tout palpitant encore, était dévoré.

Nez-Percé du reste ne parut pas regretter outre mesure la bonne aubaine échue à son père. Il s'était mis à examiner le trésor des chlamydères et faisait choix de pierres métalliques, de graines et de coquilles qu'il enfermait dans un sac de peau suspendu à son côté en répétant avec complaisance :

— Clara !... Rachel !

Cependant Martigny était furieux.

— Brutes stupides ! s'écria-t-il, allez-vous perdre le temps en futilités et en niaiseries de cette sorte ?

Désespérant de vaincre l'inertie momentanée des sauvages, il se rapprocha de Brissot et de Denison qui continuaient d'appeler de toutes leurs forces.

Dans un intervalle de silence, les voix gémissantes qu'ils avaient entendues déjà leur répondirent pour la troisième fois ; mais elles semblaient venir maintenant de la cime de l'arbre.

Les Européens demeuraient bouche bée, leurs traits reflétaient un indicible étonnement et nul n'osait exprimer les idées singulières que ce nouveau prodige lui inspirait.

Mais Tête-de-Crin et son fils avaient aussi entendu ces voix étranges et étaient sortis enfin de leur apathie. Après avoir échangé quelques mots dans leur langue, ils saisirent les hachettes qui faisaient partie de leur équipement et s'élançèrent vers le grand gommier. Martigny fut frappé d'une idée :

— J'y suis ! s'écria-t-il, l'arbre est creux."

Comme nous l'avons dit, une grande quantité d'arbustes, de lianes, de fougères arborescentes encombraient cette partie du bois, et il était facile de reconnaître qu'on avait marché récemment au milieu de cette abondante végétation. On distinguait autour du vieil arbre de larges trouées qui témoignaient du passage de plusieurs personnes, peut-être même d'une espèce de lutte. Mais, à leur grand étonnement, les voyageurs n'aperçurent aucune cavité dans le tronc du gommier qui paraissait sain et entier jusqu'à une grande élévation.

Tête-de-Crin et Nez-Percé ne s'en tinrent pas à l'apparence. Après avoir tourné plusieurs fois autour de l'arbre, ils s'arrêtèrent au milieu de grosses racines saillantes qui formaient comme les contre-forts du tronc et sur lesquelles croissaient toutes sortes d'herbes parasites. Tête-de-Crin, ayant voulu écarter

ces herbes, découvrit qu'elles avaient été coupées récemment et posées debout contre la base de l'arbre. Il les dispersa sans effort et mit au jour une large ouverture béante entre deux racines.

Cette ouverture communiquait avec le tronc du gommier qui était creux, quoique l'écorce parût saine au dehors, comme il arrive parfois ; l'intérieur assez spacieux, recevait de l'air et de la lumière par un trou situé à la partie supérieure de l'arbre. Les Australiens, après avoir jeté un regard rapide dans ce réduit, s'écrièrent avec une explosion de joie :

— Clara ! Rachel !

— Elles sont donc enfin retrouvées ! dit Brissot, pâle d'émotion, en se penchant vers l'ouverture ; Clara, ma fille chérie, hâte-toi de répondre... c'est mon ton père !

Des sons inarticulés, pareils à ceux qu'il avait entendus déjà, partirent de la cavité, et il aperçut deux formes indistinctes, immobiles, appuyées contre les es parois d'écorce ; c'étaient en effet Clara et miss Owens.

— Pourquoi ne répondez-vous pas ? Pourquoi ne sortez-vous pas ? reprit Brissot avec inquiétude ; il n'y a ici que des amis.

— Elles sont attachées et baillonnées," dit le vicomte.

Quelques minutes plus tard, les deux malheureuses enfants étaient retirées de leur prison, et l'on s'empressa de les délivrer des liens qui paralysaient leurs mouvements, des bâillons qui avaient failli les étouffer. Mais, dans ce premier moment, elles ne pouvaient donner la moindre explication sur ce qui leur était arrivé. Les yeux fermés, les cheveux et les vêtements en désordre, elles restaient étendues sur la mousse, incapables d'agir, de parler et même de comprendre.

Du reste, cet état piteux s'expliquait assez de lui-même. Fernandez et Guzman, se voyant serrés de près par les volontaires, et ne voulant ou n'osant pas exécuter à la lettre leurs terribles menaces, avaient cherché le moyen de se débarrasser de leurs prisonnières sans recourir à de sanglantes extrémités. L'arbre creux s'était rencontré sur leur chemin, et ils avaient eu la pensée d'y enfermer les pauvres jeunes filles, après les avoir mises hors d'état de rien tenter en vue de leur délivrance. On eût voulu croire, pour l'honneur de l'humanité, que Fernandez et Guzman avaient l'intention de venir les chercher aussitôt qu'ils seraient parvenus eux-mêmes à dépister leurs adversaires ; mais cette supposition n'était pas admissible, car, après avoir abandonné Clara et Rachel dans ce trou d'arbre, ils avaient mis le feu en cinq ou six endroits différents autour d'elles. L'incendie s'était propagé avec une effrayante rapidité sur plusieurs points, et la grande quantité d'herbes humides et vertes qui croissaient dans le voisinage du vieux gommier l'avaient seules empêché jusqu'ici de faire beaucoup de progrès de ce côté ; mais d'un moment à l'autre l'élément destructeur allait prendre sa revanche.

Un peu de vin de Porto, que Richard Denison avait dans un flacon de poche et qu'il fit boire aux jeunes filles, les ranima sensiblement. Bientôt elles purent reconnaître leurs libérateurs : Clara tendit la main à son père en balbutiant quelques mots de tendresse. Quant à miss Owens, son retour à la vie se manifesta d'une manière différente ; au moment où elle relevait la tête avec effort, elle s'aperçut que ses beaux cheveux, d'un blond un peu ardent, tombaient en désordre sur ses épaules demi-nues. Aussitôt elle s'empressa de réparer le dérangement de sa toilette, en répétant d'une voix éteinte : " *shocking, shocking.* "

Mais le moment n'était pas favorable pour donner aux deux amies les soins délicats que réclamaient leur position. Les flammes se montraient de tous côtés, en même temps que des flots de fumée noire envahissaient les environs. Tête-de-Crin et Nez-Percé regardaient à droite et à gauche avec agitation, en prononçant des paroles inintelligibles dont le sens était sans doute qu'il fallait se hâter de faire retraite. Martigny, toujours homme d'action, fut le premier à s'apercevoir du danger.

— Messieurs, dit-il à ses compagnons, nous ne pou-

vons demeurer ici plus longtemps... voyez, le feu menace de nous cerner.

— Vous avez raison, Martigny, répliqua Brissot ; rejoignons nos gens au plus vite... Maintenant que j'ai recouvré ma fille, je ne veux pas risquer de la perdre par quelque nouveau coup du sort !... Mais ces pauvres enfants n'auront pas la force de marcher !

— Nous les porterons, dit le vicomte.

Clara et Rachel, à peine échappées à un immense danger, comprenaient difficilement qu'un danger non moins grand les menaçât encore, ainsi que leurs libérateurs. Clara dont les pieds étaient déchirés par les épines, se trouvait, comme l'avait dit son père, dans l'impuissance absolue de marcher ; miss Owens, quoique plus forte et moins fatiguée, chancelait sur ses jambes et semblait incapable d'aller bien loin.

— Monsieur Denison, reprit le vicomte, occupez-vous de miss Rachel : pour moi, avec la permission de mon cher patron, je vais me charger de sa fille... Allons ! messieurs, il ne s'agit plus de muser ici, car dans quelques minutes il n'y fera pas bon."

Sans attendre de réponse, il saisit Clara dans ses bras, l'enleva et s'avança avec son fardeau vers la seule partie du bois où le feu ne semblait pas avoir pénétré encore. Richard, stupéfait d'une pareille audace, proposa néanmoins à Rachel de lui rendre le même service ; mais la jeune Anglaise refusa d'un petit air de prudence et se contenta de prendre son bras, tandis que Brissot, tout étourdi par cette succession rapide d'événements, suivait machinalement la troupe.

On fit ainsi une centaine de pas. On tournait évidemment le dos à Walker-station et à l'endroit où attendaient les volontaires, mais l'incendie s'étendait dans toutes les autres directions et l'on n'avait pas le choix des chemins.

Martigny était fier de sa gracieuse charge. La tête de Clara presque mourante reposait sur son épaule, et lui semblait qu'il se renonceraient pour rien au monde à la tâche si douce qu'il s'était choisie. Par malheur, il avait compté encore une fois sans sa blessure, que la surexcitation causée par les circonstances lui avait un moment fait oublier. Ses forces s'épuisèrent bientôt ; le vertige qui s'était emparé de lui déjà revint peu à peu. Il ne voulait pas avouer sa faiblesse, et se roidissait contre une défaillance imminente, lorsque la nature trahit sa volonté. Il s'arrêta tout à coup et allait ployer sous son fardeau, si Brissot, qui l'observait, ne fût accouru pour recevoir Clara dans ses bras.

Le vicomte néanmoins tomba sur un genou et, la main appuyée contre un arbre, resta quelques secondes presque inanimé. Enfin il se releva et dit à Brissot en souriant :

— Ce n'est rien... encore un éblouissement... mais l'accès est passé ! Cher patron, je vous en conjure, confiez-moi encore Clara.

— Y pensez-vous, mon pauvre Martigny ? Vous êtes épuisé, et, si je cédaï à votre désir... D'ailleurs, c'est à moi que revient naturellement la tâche de porter ma fille, et cette tâche je n'aurais dû la céder à personne.

— Eh bien ! alors, poursuivit le vicomte en baissant la voix, ne la confiez à nul autre, et si vous vous sentiez fatigué, prévenez-moi."

Cependant on essayait toujours de tourner la partie incendiée du Maaly-Scrub, et cette entreprise devenait de plus en plus difficile. Le feu se propageait avec une rapidité effrayante. Les taillis que l'on venait de quitter étaient maintenant embrasés, et le grand gommier, dont le tronc avait servi de prison aux jeunes filles, flambait jusqu'à la cime.

Les guides, après avoir examiné les alentours, excitèrent encore les voyageurs à presser le pas : il s'agissait d'atteindre, avant l'incendie, un passage très fourré qu'on devait absolument traverser pour sortir de ce cercle de flammes. Si cette voie de salut était fermée, la mort semblait inévitable pour tous les assistants, à moins d'un miracle.

On avançait donc le plus vite possible, mais nécessairement la marche de Brissot était fort ralentie par le poids de sa fille. Clara, qui conservait une vague perception des événements, avait plusieurs fois prié son père, de la mettre à terre, assurant qu'elle pourrait marcher ; Martigny avait aussi renouvelé ses ins-

tances, afin qu'on lui confiât de nouveau la jeune fille. Brissot persistait dans sa résolution ; et tout haletant, tout en sueur, il continuait de porter Clara, malgré les difficultés et les périls.

Tant d'efforts et tant d'énergie devaient être en pure perte. Quand on atteignit l'endroit où l'on espérait trouver le passage libre, une ligne de feu barrait le chemin.

En acquérant cette certitude, les voyageurs demeurèrent profondément découragés. Chacun d'eux ne redoutait pas la mort pour soi-même, mais la redoutait pour les personnes chères qui devaient partager son sort. Clara, que Brissot venait de déposer sur le gazon, disait avec un accent suppliant :

— C'est pour moi, mon père, que vous vous êtes exposé à ce danger, vous et... vos amis. Je vous en conjure, abandonnez-moi ici et essayez de vous sauver.

— Messieurs, dit Rachel à son tour, nous retardons votre marche, et notre présence vous empêche de tenter quelque entreprise hardie pour votre salut... Laissez-moi mourir à côté de ma pauvre Clara et ne songez qu'à vous.

— Moi, je reste, s'écria Martigny.

— Et moi, dit Brissot, croit-on que j'abandonnerai ma fille ?

Richard Denison ne parlait pas ; mais sa contenance ferme et résolue témoignait qu'il ne songeait nullement à une égoïste désertion.

Il y eut un moment de silence pendant lequel on n'entendit que le fracas toujours croissant de l'incendie.

— Il faut pourtant nous tirer de ce mauvais pas, reprit le vicomte ; mais que faire ? Si nous étions dans les prairies américaines, nous aurions la ressource d'allumer ce que les guides appellent un *contre-feu*... Cependant, observons ces noirs ; ce n'est pas sans doute la première fois qu'ils sont surpris par un incendie dans les bois, car de tels accidents sont, à ce qu'on dit, fort communs aussi dans les forêts australiennes... Et voyez, ils ont l'air de se concerter ; certainement tout n'est pas encore désespéré !

En effet, Tête-de-Crin et son fils, dont les craintes pour eux mêmes surexcitaient l'intelligence, avaient conçu un plan dont ils discutaient en ce moment les moyens d'exécution.

Dans les taillis qu'on avait à franchir, certains arbres, sans doute les plus secs et ceux d'espèce résineuse, s'étaient seuls enflammés ; il y avait des places où une végétation plus fraîche résistait encore aux attaques du feu, comme dans la portion de la forêt où l'on avait retrouvé Rachel et Clara. Cette particularité semblait donner à penser aux guides, et bientôt Nez Percé, après avoir fait signe aux Européens de l'attendre, se glissa dans le taillis. Il allait s'assurer si la retraite n'était pas absolument impossible de ce côté.

On attendit son retour avec impatience, bien qu'il ne fût pas absent plus de sept ou huit minutes. Quand il revint, ses cheveux et son manteau de peau d'opossum étaient à demi brûlés, et sa lance était carbonisée par le bout qu'il appuyait sur le sol. Il exprima par gestes qu'il fallait marcher en avant, sans perdre une minute.

— Croyons ce brave garçon, dit Martigny ; il a découvert, j'imagine, l'unique chance de salut qui nous reste dans notre position presque désespérée.

Brissot reprit sa fille et l'on entra dans le fourré.

La troupe entière faillit reculer d'effroi dès les premiers pas, et la certitude qu'aucune autre voie de salut n'existait lui donna seule le courage de persister. Des arbres flambaient çà et là comme de grandes torches sinistres, et les autres, bien qu'ils résistassent encore aux atteintes des flammes, craquaient et se tordaient en attendant de devenir eux mêmes la proie de l'élément destructeur. On respirait des vapeurs ardentes sous ce feuillage flétri et déjà desséché ; cependant, comme on l'avait prévu, il y avait des endroits où l'incendie semblait ne pouvoir mordre, et, en choisissant ces endroits avec intelligence, on avait encore des chances de passer.

Les deux guides avaient repris la tête de la troupe et sondaient avec leurs lances les amas d'herbes et de

feuilles où couvait secrètement le feu. On faisait à chaque instants des détours, et les Européens eussent perdu certainement leur route au milieu de ces circuits continuels. Mais Tête-de-Crin et son fils se dirigeaient par une sorte d'instinct au milieu des obstacles sans cesse renaissants. Attentifs, prompts à prendre un parti, intrépides et comme indifférents pour le danger, ils allaient d'un pas ferme, sans s'inquiéter beaucoup, nous devons le dire, de ceux qui les suivaient.

Cependant, les voyageurs ne voyaient aucun indice qui annonçât la fin prochaine de leur supplice. Au contraire, toujours la chaleur devenait plus insupportable, la fumée plus étouffante. Aussi Clara, déjà si faible, avait-elle de nouveau perdu connaissance ; Rachel elle-même n'eût pu se soutenir sans l'appui de Richard et du vicomte. Dans ce moment critique, Brissot défaillit à son tour ; ses forces étaient épuisées ; il sentait qu'il allait tomber avec son fardeau. Il poussa un cri d'angoisse. Martigny voulut venir à son aide ; Richard Denison ne lui en laissa pas le temps.

— Veuillez sur miss Owens, dit le jeune magistrat d'un ton de froide autorité.

Et il s'empara de Clara qu'il arrangea sur son épaule avec précaution, tandis que de l'autre main il soutenait Brissot chancelant et étourdi comme un homme ivre. Ainsi chargé, Richard suivit la troupe qui ne s'était même pas arrêtée, car chaque seconde avait un prix inestimable pour le salut commun.

Martigny regardait son rival avec un œil d'envie.

— Il est heureux, lui ! murmura-t-il en soupirant ; il a toute sa vigueur, il n'est pas blessé, au lieu que moi... Mais qu'importe ! pourvu que Clara soit sauvée !

Du reste, miss Owens elle-même, comme nous l'avons dit, avait grand besoin de secours. Quoique plus forte que sa compagne, la fille de l'arpenteur ne supportait pas impunément tant d'agitations, de fatigues et de dangers ; son front ruisselait de sueur, sa respiration était sifflante et saccadée. Mais la cause principale de ses souffrances était dans le mauvais état de sa chaussure qui mettait ses pieds délicats en contact avec le sol ardent. Martigny s'en aperçut et offrit de lui envelopper les jambes de mouchoirs et d'herbes flexibles ; mais au premier mot qu'il dit à ce sujet, la pudibonde anglaise répéta son éternel *shocking* avec indignation, et force fut de la laisser se brûler stoïquement les pieds.

Il devenait donc indispensable pour toute la troupe d'attendre promptement un lieu où il serait possible de prendre du repos ; mais rien n'annonçait le voisinage d'un semblable endroit ; le feu et la fumée continuait de faire rage ; les flammes envahissaient avec rapidité les places que l'on venait de traverser, et il semblait aussi dangereux de reculer que d'avancer. Pour comble de malheur, les guides, jusque-là si assurés, commencèrent à hésiter, à se troubler, et firent halte enfin devant une ligne de feu, donnant à entendre qu'ils ne savaient plus où l'on était.

La situation se compliquait cruellement ; de toute la troupe il n'y avait plus que Richard et les sauvages de valides ; or les sauvages pouvaient seulement être employés comme guides, et le jeune juge de paix, chargé de Clara inanimée, devait encore soutenir Brissot excédé et anéanti. Quant au vicomte, bien que son esprit eût conservé tout son ressort, il avait assez à faire de porter à moitié la pauvre Rachel qui se pendait à son bras, en poussant de faibles plaintes. Il fallait prendre une détermination.

— Que faire ? dit Martigny toujours le premier dans le conseil comme dans l'action ; en croyant nous sauver nous risquons de nous jeter au plus fort du péril. Si seulement on voyait le soleil, on essaierait de s'orienter, mais comment y parvenir à travers cette horrible fumée ?

ELIE BERTHET

(A suivre)